

AS. S. I. DJE.
DJERBA

SONMIVA.S.
DJERBA

ANNALES TRIPOLITAINES

L.C. FERAUD

EDIT. TOURNIER
TUNIS 1927

ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DE L'ILE DE DJERBA

EXTRAIT DES ANNALES TRIPOLITAINES

L.C. FERAUD

Le Général de GUILLEBON a eu l'amabilité de nous communiquer des Extraits photo-copiés du document. Cela nous a permis de tirer sur Stencil une vingtaine d'exemplaires des pages qui se rapportent directement à l'île de Djerba. Nous le remercions très vivement.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE UNIQUE (1)

LA CONQUETE ESPAGNOLE

(1510-1551)

Lettre de Ferdinand à Pierre de Navarre.-Situation de Tripoli.-Attaque et prise de Tripoli par les Espagnols (25 Juillet 1510.- Don Garcia de Tolède et l'expédition contre Djerba. - La défaite du 29 Août 1510. - Attaque des Kerkennah. - Les gouverneurs espagnols de Tripoli. - Les Barbarousse à Djerba (1513). - Hugo de Moncade à Djerba (1520). - Charles-Quint cède Tripoli aux chevaliers de Saint-Jean de-Jérusalem (1530). - Expédition de CHARLES-QUINT contre Tunis (1535). - et contre Alger (1541). - Torghout (Dragut) à Mahdia et à Djerba (1551). - Il ravage Gozzo.-D'Aramon à Tripoli. - Le grand-maître d'Omedès. - Prise de Tripoli par Sinan-Pacha (1551).

Le cardinal Ximenès poussait depuis longtemps à la guerre contre les infidèles; il avait fini par décider le roi Ferdinand le Catholique à entreprendre des conquêtes sur la côte d'Afrique et à s'y établir solidement. Le plan de campagne consistait à s'emparer d'Oran, de Bougie et de Tripoli. Au mois de septembre 1503, don Diego de Cordoba commençait par prendre possession du port de Mers-El-Kebir et deux ans après, le cardinal venait lui-même assister à l'attaque et à la prise d'Oran.

Enhardi par ces premiers succès, Ferdinand lança Pierre Navarre à la conquête de Bougie, qui fut également enlevée par l'armée de débarquement le 5 Janvier 1510; Abdallah, roi légitime de Bougie, frustré de ses droits et relégué dans une étroite prison par son oncle, usurpateur du trône, recouvra la liberté et devint l'allié des Espagnols. Les archives de Simancas conservent une lettre du roi Ferdinand adressée à ce moment à don Pierre de Navarre, qui donne d'intéressants détails sur le système politique adopté par ce souverain à l'égard des établissements espagnols de la côte d'Afrique et indique aussi que l'expédition contre Tripoli était résolue en principe :

Monzon, mai 1510

Au Comte Don Pedro Navarro, notre capitaine général et notre conseiller j'ai reçu vos trois lettres du 3 Mai que vous m'avez adressées par la voie de Valence et celle du 5 du même mois, que m'a remises le garde du corps de ma maison Miguel Cabrera.

A l'heure même, je donnai l'ordre d'écrire à Alonzo Sanchez pour qu'il fit moudre sans délai dans le royaume, de Valence mille sacs de blé qui y ont été apportés et qu'il eût à vous les envoyer à Bougie. Vous recevrez en même temps du biscuit fabriqué avec une partie de cette farine, pour 15 jours au moins et pour 8.000 hommes. Comme en ce moment à Valence les provisions de bouche font défaut, j'ai écrit aussi à Malaga au trésorier Vargas, en lui recommandant très particulièrement qu'au reçu de ma lettre et avec la plus grande diligence, il vous expédiât tous les vivres dont il pourrait disposer, afin que vous en soyez pourvu en temps utile et que vous puissiez partir (pour Tripoli). J'ai prescrit de même au dit trésorier de vous envoyer 10.000 ducats. S'il plaît à Dieu, en arrivant en Sicile, la flotte pourra y compléter ses approvisionnements, parce que le vice-roi de ce royaume m'a écrit que tout était prêt.

Je crois, ainsi que vous me l'avez écrit à diverses reprises, que, si nous voulons nous maintenir en Afrique, nous devons occuper les villes d'Oran, de Bougie et de Tripoli, au cas qu'on prenne cette dernière, et les repeupler entièrement de Chrétiens. Autrement, comme les Maures sont maîtres de tout le reste du pays, si nous leur permettons d'habiter les villes du littoral, il nous serait impossible de conserver longtemps ce que nous avons conquis. Les trois places dont il s'agit devront donc, en attendant mieux, être munies d'une bonne garnison de Chrétiens et aucun Maure ne pourra y être admis. La chose principale que vous aurez à observer dans ce traité (avec le roi de Bougie) ou dans tout autre qui pourrait être conclu avec les Maures, c'est la question des approvisionnements. Il faut que nous puissions largement nous soutenir en Afrique avec les seules ressources du pays, parce que nous y soutenir plus longtemps en tirant tout d'Espagne serait impossible et que nous perdriions bientôt le fruit de nos efforts actuels. Il importe donc que les choses soient organisées de manière que nous puissions toujours conserver les places que nous avons conquises et nous y maintenir sans être obligés de les approvisionner du dehors, ainsi que nous l'avons fait jusqu'à ce jour. A l'avenir, nous ne devons pourvoir qu'aux dépenses qui pourraient être nécessitées par des secours en troupes ou en navires, suivant les cas qui se présenteront (1).

FERDINAND

(1) - Elie de la Primaudaie. Documents inédits sur l'occupation Espagnole en Afrique - Revue Africaine, 1875, t. XIX, p. 69-73.

Les troupes débarquées à Bougie s'élevaient, d'après Marmol, à 15.000 hommes. Entassées dans un espace très restreint, une épidémie qualifiée de peste éclata parmi elles et fit de grands ravages: elle emportait plus de cent hommes par jour. Cette circonstance décida le comte Pierre de Navarre à partir immédiatement pour Tripoli avec une partie de son monde, laissant Bougie entre les mains de son lieutenant. Au mois de Juin, passant en Sicile, suivant les instructions contenues dans la dépêche du Roi, il y prenait les troupes de renfort et les approvisionnements dont il avait besoin. Marmol va nous dire quelle était la situation de Tripoli à ce moment et ce qui s'y produisit à l'arrivée des Espagnols:

Il y a eu de tout temps (2) un grand commerce en cette ville, à cause du voisinage de la Numidie et de Tunis, et qu'elle n'a point d'autre ville rivale le long de la côte jusqu'à Alexandrie. Les marchands de Malte, de Venise et de Sicile avaient coutume d'y aborder. Les galéasses même s'y rendaient, de sorte qu'il y avait de gros commerçants et la ville était embellie de mosquées, de collèges, d'hôpitaux. Les places et les rues étaient mieux ordonnées que dans Tunis. Il n'y avait pas de fontaines, mais seulement de grandes citernes pour recevoir les eaux de pluie.

Tripoli dans sa splendeur (3) le disputait à la ville de Tunis en richesses et plusieurs assurent que celle-ci, comme plus grande, était plus riche en meubles et en équipages, mais que Tripoli l'emportait en or, en argent, en perles et en autres marchandises à cause de son commerce. Il y avait d'ordinaire dans la ville cent cinquante métiers à faire des étoffes de soie, sans plusieurs autres pour les camelots et d'autres riches étoffes, sans compter plusieurs marchands et épiciers fort bien approvisionnés. Le peuple avait mis pour gouverneur de la ville Abubarec (Abd-Allah,) ancien officier autrefois retiré en ermitage. C'est lui qui régnait à l'arrivée de Don Pedro Navarre.

Ce dernier (4), en partant de Bougie, envoya à Naples le colonel Diego de Valencia, tandis qu'avec le reste de sa flotte il vint aborder l'île de Fabiane sur la côte de Sicile et ce fut là que le colonel vint le retrouver avec des munitions et des vivres. Le comte partit donc avec cinquante voiles, passant en vue des îles de Malte et de Pantellaria. Il approcha à quatre lieues de la côte de Barbarie et comme cette côte est fort basse et difficile à reconnaître, il expédia un colonel vénitien, Vianelo, qui connaissait le pays, pour découvrir le port. Celui-ci approcha si près qu'il fut remarqué des habitants de la ville, lesquels, ayant

.../...

(2) Marmol, L'Afrique, trad. Perrot d'Ablancourt, II. p.562-563.

(3) Marmol, p. 566.

(4) Marmol, p. 563-566.

déjà reçu avis depuis un mois de la prochaine arrivée de la flotte par des marchands génois, s'étaient préparés à la résistance. Ces Génois, qui faisaient un grand commerce dans la ville, avaient en outre conseillé aux habitants de mettre leurs biens en sûreté. Les fortifications avaient été réparées et des rassemblements d'Arabes de la campagne en gardaient les approches.

Les vaisseaux arrivés au port, le débarquement commença malgré le tir de quelques pièces de canon pointées sur la côte. Mais les galères s'étant approchées, on battit la ville si rudement que les Maures abandonnèrent leurs canons et leurs défenses. Le comte mit alors ses troupes à terre et les rangea en bataille avec tant d'avantage que, malgré les attaques des cavaliers et des fantassins du pays, il tint toujours l'ennemi à distance par le tir des arbalètes et des mousquets. Ensuite il forma ses troupes en deux divisions. Pendant que l'une repousserait les Arabes du dehors, l'autre livrerait l'assaut. On attaqua la ville vers les 9 heures du matin, avec environ 11.000 hommes, et les Maures résistant vaillamment, il y eut beaucoup de tués et de blessés de part et d'autre. Mais on les serra de si près qu'avant 11 heures plusieurs des assiégeants avaient déjà escaladé les murs. Là se renouvela le combat, les Maures se défendant en désespérés et jetant en bas ceux qui se présentaient. Cependant les portes de la ville étaient toujours fermées, de sorte que ceux qui étaient montés, ne pouvant être secourus, furent très maltraités. Il mourut plus de cent Espagnols dans les rues et parmi eux plusieurs personnages marquants. Enfin le combat dura si longtemps dans la ville et les uns et les autres étaient si las qu'ils se reposaient tour à tour. Les Européens auraient souffert davantage à cause de la grande chaleur, s'ils n'avaient tiré de l'eau des puits situés près des murailles pour se rafraîchir. Sur ces entrefaites, quelques soldats coururent aux portes et les ayant ouvertes, firent entrer le reste des troupes. Alors les Maures, ne pouvant plus résister, abandonnèrent leur défense. Le cheikh souverain de la ville se retira au château avec sa famille et tout le reste à la Grande Mosquée, à l'exception de quelques-uns qui se renfermèrent dans les tours et se défendirent vaillamment. La nuit venue, on força la mosquée et l'on tua plus de deux mille hommes. Après quoi, ceux qui s'étaient retirés dans les tours, au nombre de près de trois mille, se rendirent à condition qu'on leur laisserait la vie sauve. On fit un riche butin, d'or, d'argent, de meubles et de pierreries, sans compter les esclaves.

Le comte courut aussitôt au château, de crainte qu'on ne fit de là quelque sortie sur ses gens qui étaient débarqués. Après quelque résistance, le cheikh se rendit à condition qu'on sauverait la vie à lui et à ses compagnons. Le comte entra dans le château; le cheikh fut pris avec sa femme et ses deux fils, un de ses oncles et d'autres personnes de marque.

La prise de Tripoli par les Espagnols eut lieu le 25 Juillet 1510, un jeudi, fête de St-Jacques. Sanudo rapporte que, par une lettre datée de Tripoli, le 29 Juillet, Pierre Navarre rendit compte de ce fait d'armes au roi de Sicile. L'action avait été extrêmement meurtrière, disait-il, mais il se félicitait beaucoup de sa conquête.

Il mourut dans tous ces combats six mille Maures, dont les corps furent jetés dans les citernes de la mosquée ou dans la mer et quelques-uns furent brûlés. Plus de quinze mille personnes furent prises et l'on donna liberté à cent quatre vingts Italiens esclaves. On trouva de grandes richesses dans cette ville, quoique les Maures en eussent enlevé la charge de plus de cinq mille chameaux, sur l'avis de la venue de la flotte.

On trouva dans le port une caravelle de cent tonneaux, une galiote de 22 bancs tirée à sec sur la plage qu'on achevait de calfater, deux grandes fustes de 18 bancs et autres barques. Deux jours après, on prit un navire turc qui venait du Levant chargé d'épices et ensuite plusieurs vaisseaux partis de Grèce, d'Alexandrie et d'ailleurs, remplis de marchandises.

Tel est le récit de Marmol. Le manuscrit du Médecin-Esclave (1) dit au contraire que Tripoli jouissait d'une douce tranquillité sous le prince Abdallah lorsque l'armée espagnole parut devant la place, où aucun préparatif de défense n'avait été fait. Cette sécurité facilita l'entreprise de Pierre Navarre, qui, entrant dans le port, battit la ville du côté de terre et de mer. Abdallah et les habitants, voyant qu'ils n'avaient pas la force de résister à de si puissants ennemis, capitulèrent et se rendirent à discrétion. Il convient de signaler que le Médecin-Esclave, à défaut d'autres informations, ne fait que répéter ce que les chroniques indigènes ont relaté sur cet événement.

Selon le programme royal, déjà exécuté du reste à Oran et à Bougie, tous les indigènes furent expulsés de Tripoli. Les maisons particulières et établissements publics entièrement détruits. On utilisa ensuite les matériaux extraits de ces ruines pour construire de nouveaux remparts, sur le type des fortifications européennes de l'époque. Le château (2) construit par les Africains sur les assises d'une ancienne construction romaine fut réparé et agrandi: son enceinte, primitivement carrée, fut flanquée de quatre bastions qui reçurent les noms de Ste-Barbe, St-Jacques, St-Georges et St-Antoine. La plus belle salle du château fut convertie en église sous l'invocation de St-Léonard (3). Un large fossé entourait le pied des murailles dans la partie qui n'était pas baignée par la mer et on ne pouvait pénétrer dans la citadelle qu'à l'aide d'un pont-levis (4). Au-dessus de la porte d'entrée ouvrant au couchant vers la ville, on scella une plaque de marbre portant l'écusson aux armes d'Espagne (5).

.../...

- (1) Sur ce manuscrit, voir l'Introduction.
- (2) Aurigemma. Il Castello di Tripoli di Barberia (Rivista Coloniale, 1923, p. 191-220).
- (3) Cette chapelle conserva la même affectation du temps des chevaliers de Malte, et devint sous les Turcs la salle du Meïdan, où se tenaient les Pachas dans les audiences officielles; c'était encore la salle du trône sous les Pachas indépendants de la dynastie des Karamanlis (Note de Féraud).
- (4) Ce fossé, comblé mais encore visible, sert de passage pour aboutir à une porte ouvrant sur la place, qui a le nom de Bab-el-Khandak (porte du fossé). (Note de Féraud).
- (5) Cet écusson existe toujours, mais a été recouvert par les Turcs d'une épaisse couche de plâtre qui empêche de lire l'inscription. Il en a été de même de la plaque commémorative des chevaliers de Malte, placée quelques années après. (Note de Féraud). (M. Aurigemma, à qui nous adressons tous nos remerciements pour les renseignements qu'il nous a

Sur un des flots qui ferment la rade du côté Nord, on commença la construction d'une tour dite tour du Mandrik (1), du pied de laquelle partait un môle destiné à défendre l'entrée du port et à protéger les bâtiments mouillés entre la ville et la tour. On bâtit aussi deux tours carrées à une portée de canon de la ville, où l'on tenait quelques soldats en garnison, afin de signaler les partis de cavaliers arabes qui poussaient assez souvent leurs incursions jusque près de la ville.

Après avoir arboré l'étendard du Roi catholique sur Tripoli et reçu le serment de fidélité au nom de Ferdinand, le comte Pierre de Navarre confia le commandement de la place à Don Jayme Pedro Requesens, auquel il laissait assez de troupes et d'artillerie pour s'y maintenir. Puis il se rembarqua avec le reste de son armée, emmenant l'ex-seigneur de la ville, Abdallah, qu'il fit déposer à Messine, puis à Palerme, avec ses femmes et son gendre, Charles-Quint jugea utile à sa politique de le rapatrier peu après, Abdallah, de retour à Tripoli, rebâtit un quartier de la ville, où il s'installa avec quelques adhérents.

Don Garcia de Tolède arriva à Tripoli avec une flotte partie de Malaga. Il venait prendre la direction de la guerre d'Afrique en remplacement de Pierre de Navarre rappelé en Europe. Il fut convenu que celui-ci, avant de quitter l'Afrique, seconderait don Garcia dans sa première expédition, qui devait être dirigée contre l'île de Djerba, refuge ordinaire des pirates dont les eaux de Tunis et de Tripoli étaient infestées. Cette île, depuis que les chrétiens en avaient perdu la possession, faisait nominalement partie des Etats du roi de Tunis, mais, de fait, elle était indépendante. Immédiatement après la prise de Tripoli, Pierre de Navarre (2) était allé la reconnaître avec huit galères seulement, sur la créance qu'elle se rendrait aussitôt. Du canal d'El-Kantera où il aborda, il expédia à terre trois hommes parlant arabe et porteurs d'un drapeau blanc en signe de paix. Mais, comme les Maures avaient déjà appris la prise de Tripoli, ils s'étaient mis en armes dès qu'ils avaient aperçu les vaisseaux. Les vedettes à cheval rôdant le long du rivage coururent immédiatement sur les trois hommes, sans attendre aucune explication, en tuèrent un et forcèrent ses compagnons à se jeter à la mer pour regagner leur chaloupe. Ensuite les Maures s'approchèrent de la mer en poussant de grands cris, en disant qu'il ne fallait pas que les Chrétiens pensassent trouver là des poules comme à Tripoli; qu'ils vinssent quand il leur plairait, mais qu'ils tinssent pour certain que les Djerbiens mourraient plutôt que de se rendre à aucune condition que ce fût: que le cheikh et tous les habitants de l'île étaient fermement résolus à défendre leur foi et leur territoire, aussi bien que leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, de manière à ne point en venir à être les vassaux des Chrétiens.

.../...

très gracieusement fournis, nous dit que dans les travaux exécutés jusqu'ici à proximité de la porte du Castillejo, on n'a trouvé aucune trace de l'écusson; il est vrai qu'il n'a pas été fait de recherches systématiques ni de sondages. En fait de souvenirs espagnols, Mr. Aurigemma a trouvé en 1912 un Mariocco avec les armes d'Espagne, que le général Caneva a fait placer sur un pilastre en haut de la rampe d'accès au Castillejo).

- (1) C'est le Castillejo, appelé par les indigènes Bordj-el-Mandrik, Mandrik vient probablement du grec mandrachion (ital. mandracchio, arrière-port) (Aurigemma, *Le fortificazioni della città di Tripoli*, P. 204).
- (2) Marnol, II, p. 544-549 - Sur l'expédition de 1510 contre Djerba voir A. DE C. MOTYLINSKI, *Expédition de Pedro de Navarre et de Garcia de Tolède contre Djerba d'après les sources abadhites* (Actes du XIV^e Congrès International des Orientalistes Alger, 1905, t. IV, p.133-150).

Pierre de Navarre ordonna aussitôt de remettre à la voile et appareillant pour le départ, il alla reconnaître le pont construit sur le canal et par lequel on passait de l'île sur la terre ferme, mais que le cheikh avait déjà ordonné de rompre afin que les Maures, n'ayant plus aucun espoir de se sauver de ce côté, ne cherchassent d'autre moyen de salut que dans le sort des armes. Le comte, après avoir examiné les points offrant des facilités pour un débarquement lorsqu'il y aurait lieu de l'effectuer, abandonna pour le moment son entreprise avec l'intention d'y revenir bientôt. C'est dans ces dispositions qu'il retourna à Tripoli, où il arriva le 9 Août, plein du désir de châtier les barbares. Le Jeudi 15, jour de l'Assomption, il passa toutes ses troupes en revue et se trouva avoir quinze mille hommes sous les armes; il en laissa 3.000 pour garder la place et s'embarqua avec le surplus pour retourner à Djerba. Comme le temps contraire l'empêchait de sortir du port, il lui fallut attendre, avec toute son infanterie embarquée, jusqu'au 23 du même mois.

Pendant que la flotte était encore à l'ancre dans le port de Tripoli, on découvrit, en pleine mer, quinze gros navires à deux ou trois hunes, à bord desquels se trouvaient Garcia Alvarez de Tolède, duc d'Albe, avec un de ses frères et son oncle Ferdinand, ainsi que beaucoup d'autres chevaliers qui venaient sur ces rivages pour faire partie de l'expédition. Avec eux était aussi Diego de Vera, alors capitaine de l'artillerie et le colonel Francisco Marquez, avec 3.000 soldats de ceux qui étaient été mis en garnison à Bougie. Comme ces seigneurs arrivaient très fatigués par une tempête qu'ils avaient eu à supporter pendant plusieurs jours, ils descendirent à terre afin de se reposer et de voir la ville de Tripoli, où ils restèrent jusqu'au mardi 27, jour où toute la flotte mit à la voile; les calmes la retinrent en vue de Tripoli; le lendemain, il s'éleva une grande tempête qui, heureusement dura très peu et le jeudi au matin la flotte entière se trouva devant l'île de Djerba. La capitaine et deux autres nefes qui, à raison de leur grande légèreté, étaient en avance, arrivèrent d'abord et mouillèrent à la pointe de terre qui est à l'entrée du canal, où le reste de la flotte ne tarda pas à les rejoindre. Bientôt la capitaine, dont les mouvements furent suivis par les autres navires, s'avança vers la partie du canal où était le pont et vint jeter l'ancre à deux milles de là, vers le Nord, près d'une tour qui servait de vigie. Le lendemain, vendredi 30 Août; dès le point du jour, les soldats débarquèrent, n'ayant que leurs armes, mais, comme ce lieu est rempli de hauts-fonds, il fallut que la troupe sautât à l'eau à un grand mille du rivage et parcourût toute cette distance pour atteindre la terre. A mesure que les soldats arrivaient, ils allaient, fatigués et mouillés, se rallier immédiatement autour de leurs enseignes.

Tandis que le débarquement s'effectuait, on dressa près de la tour d'observation un autel où l'on célébra la messe. Quant elle fut terminée, le duc d'Albe revêtit une cuirasse dorée, de même que les brassards et la salade et montant un cheval gris pommelé, il s'avança accompagné de deux pages, dont l'un portait une pique, l'autre une courte lance de combat et une rondache. Don Ferdinand Alvarez de Tolède, son oncle, quoique débile et malade, voyant le duc à cheval, demanda ses armes pour le suivre. Mais don Garcia n'y voulut point consentir, lui faisant remarquer qu'il était très faible et nullement en état de prendre les armes; autant lui en dirent le comte Pierre de Navarre et les autres chevaliers

et comme il persistait néanmoins, le duc lui dit: "Seigneur oncle, nous devons nous battre sérieusement aujourd'hui; pourquoi Votre Grâce veut-elle venir là où nous aurions plus à faire de veiller sur elle que de combattre les Maures?". Mais, voyant que cela n'aboutissait à rien, il sauta à bas de son cheval et vint s'asseoir près de lui en disant: "Eh bien, nous resterons tous inactifs avec Votre Grâce". Ferdinand, voyant que le duc se fâchait, consentit à rester et on le transporta presque de force sur une galère. Le duc remonta à cheval et se mit à disposer ses compagnies; mais elles furent très longtemps à prendre leur ordre de bataille, parce que, les navires étant mouillés loin de terre, les soldats arrivaient lentement en marchant dans l'eau. Aussi, lorsque les compagnies achevèrent de se former, il était plus de dix heures, la soif était déjà insupportable et devenait de moment en moment plus ardente, de sorte qu'il y avait tel homme qui offrait dix piastres tripolines pour un seul verre d'eau.

Enfin, ayant rangé en bataille onze bataillons qui formaient un total de 15.000 hommes de belles troupes, sans compter les marins, et ayant placé au centre deux gros canons, deux pièces de moindre calibre et deux fauconneaux, le tout traîné à force de bras par les soldats et les matelots, l'armée commença à marcher en colonne dans un très bon ordre.

Quand on eut fait environ une lieue et demie sur cette terre sèche, brûlante et sablonneuse, la soif accabla à un tel point les soldats, surtout ceux qui traînaient l'artillerie et ceux qui portaient les barils de poudre et les projectiles, que beaucoup d'entre eux tombèrent morts et que d'autres se débandèrent sans que leurs chefs pussent les retenir. Vianelo, qui commandait l'avant-garde, n'en pouvant plus, parce qu'il n'était pas en état de contenir les soldats à leurs rangs, fut le premier qui laissa son bataillon se débander et les autres en firent autant, à l'exception de don Diego Pacheco, qui commandait ce jour-là l'arrière-garde et se trouvait assez loin vers le rivage. En même temps, les troupes commencèrent à sentir toutes les horreurs de la soif, qui devint si grande que les hommes tombaient de leur hauteur et que la plaine était couverte de morts. En un si grand malheur, la force d'âme du duc d'Albe ne fit point défaut; il était partout, s'efforçant de ranimer le courage des troupes, cherchant à les soutenir par l'espérance, en leur disant que, sous des palmiers qui n'étaient pas éloignés, il y avait de nombreux puits où ils pourraient se désaltérer à l'aise. Dans cette persuasion, les soldats franchirent ces sables arides et funestes, pour atteindre avec des peines infinies de hauts palmiers touffus, sans avoir rencontré en tout ce chemin un seul homme ami ou ennemi, ce qui inspira une grande méfiance aux hommes d'expérience.

L'armée s'étant avancée jusqu'à un quart de lieue environ au milieu de ces palmiers, l'avant-garde entra dans de vastes plantations d'oliviers où, du côté du midi, sur la route qu'on suivait, entre les murs ruinés d'un édifice antique, se trouvaient plusieurs puits.

Les Maures, se doutant bien que, par la chaleur qu'il faisait, les Chrétiens auraient grand soif à leur arrivée, y avaient laissé plusieurs cruches, jarres et autres vaisseaux avec les cordes nécessaires pour tirer de l'eau. Et plus de trois mille cavaliers, avec quantité de fantassins, s'étaient placés en embuscade à une portée d'arbalète des puits, pour se jeter sur les Chrétiens quand ils les verraient occupés à apaiser leur soif. Ils ne se trompèrent pas, car les soldats, en arrivant aux puits,

coururent en désordre, sans s'attendre les uns les autres, pour aller boire, se disputant les cruches et les autres vases. Au milieu de cette confusion, les Maures sortirent de leur embuscade et les attaquèrent en jetant de grands cris, ainsi qu'ils ont l'habitude de faire. Mais tel était l'acharnement avec lequel ces malheureux soldats cherchaient à calmer leurs angoisses, que les capitaines essayèrent vainement de sonner l'alarme et de rallier à leur drapeau ceux qui avaient gagné les puits et qui étaient à boire. A la vue de cette attaque impétueuse des ennemis, les autres troupes commencèrent à faire retraite avec aussi peu d'ordre qu'elles en avaient mis à avancer.

Le duc d'Albe, qui jusqu'alors était resté à cheval, ayant combattu assez longtemps contre les ennemis qu'il avait deux fois repoussés, mit pied à terre et ramassant une ~~des~~ nombreuses piques qui jonchaient le sol, se plaça au devant des soldats, les exhortant au combat par de courageuses paroles, et ayant réuni un certain nombre de troupes en qui la honte l'emporta sur la frayeur, il commença à en venir aux mains avec les Maures et fit une charge si vigoureuse qu'ils les força à reculer d'une course de cheval; mais bientôt les Maures firent volte-face avec un renfort de cavalerie fraîche et poussèrent les Chrétiens avec une telle impétuosité qu'ils les mirent en fuite. Don Garcia, resté seul sur le champ de bataille, combat avec tant de valeur qu'il semble assez fort pour vaincre à lui seul tous les ennemis; autour de lui sont des monceaux de blessés et de morts que son bras a frappés; mais enfin, ne pouvant résister plus longtemps à la multitude d'ennemis qui le presse de toutes parts, affaibli de plus en plus par la perte du sang qui sort de ses blessures, il perd haleine et tombe mort; trépas glorieux qui, suivant l'expression de Marnol, a rendu fameuse l'île qui en a été le théâtre.

Le comte d'Alveto qui, dans ce moment, allait de côté et d'autre pour retenir et ranimer les troupes déjà toutes désorganisées, se jeta au devant d'elles comme un loup enragé, en s'écriant: "Qu'est ceci, mes enfants, mes lions d'Espagne? Volte-face! Volte-face! Je suis ici, moi, n'ayez pas peur, les Maures ne sont rien. Comment! enfants, ne connaissez-vous pas cette canaille? N'êtes-vous pas les mêmes qui les avez vaincus tant de fois? Vous n'aviez pas coutume de vous comporter ainsi!".

Il parvint à les faire retourner sur l'ennemi, mais ils reprirent presque aussitôt la fuite. Voyant alors combien ses exhortations avaient peu d'effet, il se dirigea vers le rivage. Les bataillons de l'arrière-garde, en voyant la déroute des fuyards, se débandèrent eux-mêmes sans attendre les ennemis et jetèrent leurs armes pour atteindre la mer plus facilement. Les Maures continuaient cependant à poursuivre leur succès, mais pas aussi vivement qu'ils l'auraient pu, parce qu'ils craignaient que les Chrétiens n'eussent pour but de les attirer hors des bois de palmiers, pour se retourner contre eux en rase campagne. Si les Maures avaient poussé leur pointe, il est à croire, vu l'état de découragement et de désordre où se trouvaient les Chrétiens, qu'ils leur eussent fait éprouver de plus grandes pertes. Il y eut des gens qui assurèrent avoir remarqué un Maure monté sur un cheval gris et couvert d'un manteau écarlate s'élançant sur les Chrétiens et, au lieu de frapper, leur dire: "Que fuyez-vous? Volte-face! Volte-face! Les Maures ne sont rien, n'ayez donc pas peur!", choses qu'il disait en espagnol et si clairement que tout le monde l'entendait. On suppose que c'était l'un des trois renégats qui se trouvaient dans l'île.

.../...

On perdit ce jour-là quinze cents hommes, dont mille environ moururent de soif, car les Chrétiens, qui depuis se rachetèrent, disent qu'il n'y avait pas eu plus de cinq cents hommes, soit morts de leurs blessures, soit faits prisonniers et que la majeure partie se composait de ceux qui les premiers étaient arrivés aux puits. L'armée en déroute étant arrivée sur le rivage, les marins procédèrent très lentement à l'embarquement des troupes. Le comte d'Alveto et les autres chevaliers, ignorant la mort du duc d'Albe, allèrent à sa recherche jusqu'au moment où ils acquirent la certitude qu'il avait été tué. Trois mille hommes restèrent à terre cette nuit-là et ne furent embarqués que le lendemain. Arrivées à bord, les troupes n'y trouvèrent que fort peu d'eau, attendu que les domestiques et les femmes, regardant l'île comme déjà conquise, avaient employé l'eau douce des bâtiments à laver le linge. La flotte partit de Djerba le samedi 31 Août et atteignit Tripoli avec assez de peine.

Telle fut la déplorable issue de cette expédition, où le comte Pierre de Navarre vit ternir en un jour les succès qui jusqu'alors avaient couronné toutes ses entreprises contre les Barbaresques. Après le récit de Marmol qu'on vient de lire, les quelques lignes que la chronique de Djerba (1) a consacrées à ce dramatique épisode méritent de prendre place ici: "Les chrétiens ennemis de Dieu, dit le chroniqueur, s'étaient une première fois présentés avec leurs vaisseaux devant Ksar-Messaoud, mais le grand nombre de musulmans prêts à la défense leur démontra leur impuissance et ils s'en retournèrent à Tripoli. Persistant néanmoins dans leur projet d'attaque, tous les vaisseaux chrétiens de Tripoli, au nombre de cent vingt voiles, avec des soldats, des cavaliers et des canons, arrivèrent de nouveau devant Ksar-Messaoud dans la nuit du Jeudi 23 de Djoumad-el-Aouel 916 (29 août 1510). Tous les musulmans étaient rassemblés au Ksar-Messaoud sous les ordres de leur cheikh Yahia es-Semoumni, assisté de ses fils, lesquels exhortaient leurs gens à bien combattre. Les infidèles débarquèrent le vendredi. Les musulmans ayant fait leur prière et entendu le sermon de leur prédicateur rappelant les devoirs de la guerre sainte contre les mécréants, allèrent ensuite former leurs rangs à droite et à gauche. Attaqués par les chrétiens, les musulmans battaient en retraite devant l'ennemi qui continuait à les poursuivre. Mais le cheikh Slinan, fils du cheikh Yahia-es-Semoumni, s'était placé en embuscade avec une troupe de vrais croyants combattant pour la foi et il coupa à l'ennemi la retraite vers la mer. Ce mouvement accompli, les musulmans assaillirent à la fois les chrétiens de toutes parts en poussant le cri de l'unité de Dieu et, à coups de sabre, les massacrèrent. Par la puissance divine, il ne s'en sauva qu'un petit nombre sur les vaisseaux et encore le très-haut déchaînant à ce moment un grand vent, fit que dix-huit de ces vaisseaux vinrent se briser sur la côte avec leur chargement en hommes et en richesse. Jamais les musulmans n'avaient fait sur l'ennemi un butin si considérable. Ils purent témoigner que la puissance divine les avait secourus d'une manière incomparable, car leurs pertes s'élevaient à peine à une vingtaine de victimes, quand les infidèles avaient perdu près de dix mille hommes. Les chrétiens, honteux de leur défaite, s'en retournèrent vers Tripoli dans la nuit du jeudi. Leur séjour à Djerba avait duré sept jours. Louange à Dieu, maître des deux mondes."

.../...

(1) EXIGA dit KAISER, Description et histoire de l'île de Djerba, traduite du manuscrit du Chikhr Mohammed-Abou-Rasse-Ahmed-En-Naceur, Tunis, 1884, p. 15-17.

L'échec de l'île de Djerba fut bientôt suivi d'autres catastrophes, Pierre de Navarre, avant de retourner en Europe, voulait se mettre à parcourir les mers de Barbarie et cherchait une occasion de venger l'affront fait aux armes espagnoles. Après avoir laissé à Tripoli les troupes nécessaires à sa défense (1), il emmena avec lui soixante vaisseaux chargés de huit mille hommes de guerre; mais, assailli par une violente tempête, où beaucoup de vaisseaux périrent, il dut regagner Tripoli, où une trentaine de vaisseaux seulement le rallièrent avec cinq mille hommes. Ayant repris la mer, une nouvelle tempête aussi violente que la première lui enleva encore dix navires et quantité de gens. Enfin, arrivé à l'île de Kerkennah, il voulut y ravitailler son monde souffrant de la disette. Il ne put qu'y faire de l'eau, l'île paraissant déserte, et y laissa le colonel Vianelo avec quatre cents hommes d'élite pour l'occuper. Vianelo se retrancha et fit nettoyer les puits. Durant ce travail, un soldat ayant manqué à quelque ordre qui lui avait été donné, le colonel ne se contenta pas de l'injurier, il le battit à outrance et lui arracha la barbe. Cet homme, irrité, déserta la nuit suivante et alla trouver quelques Maures qui s'étaient retirés en un coin de l'île. Il leur dit qu'il voulait se faire mahométan et mettre entre leurs mains tous les chrétiens campés autour des puits. Se plaçant à leur tête, il les conduisit sans bruit; les sentinelles endormies furent tuées; ensuite, pénétrant dans le retranchement où tout le monde dormait en toute assurance, on massacra tout ce qui s'y trouvait, à l'exception de trois hommes, dont l'un fut envoyé au cadesu au roi de Tunis, un second au cheikh de Djerba et le dernier, blessé grièvement, abandonné parmi les morts. Sur ces entrefaites arrivaient vingt hommes qui étaient allés chercher des vivres sur la flotte; en entendant du bruit, ils s'étaient cachés dans les buissons. A l'issue du carnage, les Maures tiraient quelques coups d'arquebuse en signe de réjouissance, ce qui fit mettre pied à terre aux troupes dès que le jour parut. Après quelques escarmouches, les Maures se retirèrent. Le soldat blessé se traîna vers ses compatriotes et leur raconta ce qui s'était passé. Le comte Pierre de Navarre se remarqua et après quelques autres malheurs et quelques naufrages, ramena les débris de son armée à l'île de Capri, près de Naples, d'où il la dispersa sur le continent.

Tripoli, se trouvant par sa position plus rapprochée de la Sicile que des autres Etats du roi Ferdinand, fut réunie à la vice-royauté de cette île en 1511. Le gouverneur espagnol don Jayne de Requesens, céda son poste à don Guillem de Moncade, frère du vice-roi.

Bien que les Espagnols se fussent fortifiés à Tripoli, on n'a pas mémoire qu'ils aient été les maîtres de Tadjoura. Ils firent cependant quelques courdes aux environs de la place et en 1511 ils ramenèrent un très gros butin enlevé sur les tribus voisines. Les quelques habitants indigènes groupés dans un quartier de la ville autour de leur ancien cheikh, Abdallah, furent tous désarmés et, bien que la domination des chrétiens leur fût odieuse, ils n'essayèrent jamais de se délivrer de leur présence. En 1512, une députation arriva du Bornou. Elle était

.../...

(1) MARMOL, II, p. 537-538.

envoyée par Mahi-Mouça, roi de cet Etat soudanais. Ayant fait jadis un grand commerce avec les anciens habitants de Tripoli, il demandait aux chrétiens s'ils consentiraient à lui fournir des marchandises de l'Europe en échange des produits du Centre africain. L'affaire fut acceptée et l'on assure que le courant commercial s'établit avec le Bournou par le Fezzan et que beaucoup d'esclaves négres passèrent ainsi en Sicile.

Pendant, que Ferdinand, absorbé par les soins de la politique européenne, ne s'occupait presque plus de l'Afrique, une puissance nouvelle s'élevait en Barbarie. Deux frères de l'île de Lesbos, Aroudj et Kheir-ed-Din, en furent les fondateurs. Après avoir parcouru quelque temps la mer en aventuriers, ces corsaires, déjà célèbres, s'établirent à Tunis avec le consentement du roi de cette partie de l'Afrique. De là, ils répandirent l'effroi sur les côtes d'Espagne et d'Italie. Ils eurent bientôt acquis assez d'importance et de richesses pour songer à se créer sur quelque point du littoral une petite principauté indépendante. Ils portèrent d'abord leurs vues sur Bougie et l'attaquèrent une première fois en 1512. Ils en furent repoussés par les Espagnols. Aroudj, que les Européens ont surnommé Barberousse, perdit un bras dans l'action et alla s'établir dans l'île de Djerba, où il employa toute l'année 1513 à réparer ses pertes. C'était une menace pour Tripoli, mais l'orage allait éclater d'un autre côté. Le corsaire s'empara de Djidjelli, occupé par les Génois, puis les deux frères, réunissant leurs forces, mirent encore le siège devant Bougie, où ils ne furent pas plus heureux que la première fois. Deux ans plus tard, Barberousse se faisait proclamer roi d'Alger, après avoir égorgé Salem, émir de cette ville. En 1516, une expédition de huit mille hommes, commandée par don Diego de Vera, était dirigée contre Alger dans le but d'y détruire la puissance de Barberousse et d'y rétablir celle de la famille du malheureux Salem, dont le fils, après la mort tragique de son père, s'était jeté dans les bras des Espagnols. Cette expédition de Diego aboutit à un désastre; le fer et le feu firent périr une partie de ses troupes; une affreuse tempête anéantit presque ce qui avait pu regagner les vaisseaux.

Cependant les Espagnols obtinrent quelques succès du côté de Tlemcen et Barberousse, en 1518, perdit la vie dans une action décisive. Mais son frère Kheir-ed-Din lui succéda aussitôt et recommença les hostilités avec une nouvelle ardeur. Sur l'avis qu'il se préparait à aller attaquer Tripoli, on ordonna divers travaux de défense dans cette place. Don Hugo, à la tête d'une expédition assez considérable, se dirigea à son tour contre Alger en 1519. Assailli par une tempête près du cap Matifou, une partie de sa flotte était jetée à la côte et lui faisait perdre en un instant quatre mille hommes et une trentaine de navires. Malgré ces revers, les déprédations continuelles des corsaires sur le littoral d'Espagne et des Deux-Siciles forcèrent Hugo de Moncade, qui était toujours resté à la tête de la flotte espagnole, à tenir la mer pendant longtemps.

En cette même année 1519, Charles-Quint, sacré Empereur, reçut une députation qui venait lui rendre hommage au nom de ses sujets musulmans de Tripoli. Elle se composait du Secrétaire de l'ancien cheikh Abdallah et de deux notables indigènes établis dans la ville, dont le nom a été conservé: Mustapha-ben-Aïssa et Amer-Rakel.

En 1520, Moncade fit une descente dans l'île de Djerba, d'où les corsaires pouvaient toujours menacer Tripoli. Après quelques escarmouches, le Cheikh de l'île demanda la paix. Elle lui fut accordée à la condition qu'il payerait un tribut annuel à l'Espagne, qu'il ne donnerait plus asile aux corsaires et qu'enfin il enverrait une députation à Charles-Quint pour lui faire sa soumission. A peine les Espagnols furent-ils partis que le cheikh, ne tenant aucun compte de ce traité, le mit au néant.

En 1529, Kheir-ed-Din, défit et tua, dans les eaux des îles Baléares, Fortunato, général des galères d'Espagne. Sur les huit navires dont se composait l'escadre espagnole, il en prit sept. L'année suivante, Kheir-ed-Din enlevait de force le Penon d'Alger, malgré la vigoureuse résistance de son commandant Martin de Vargas. Le Penon de Velez avait déjà subi le même sort. Ces Penons ou forts, construits par les Espagnols sur les îlots surveillant la côte et les ports d'Alger et de Velez, étaient depuis longtemps négligés; ils manquaient de défenseurs, de vivres et de munitions. Charles-Quint, toujours dans une grande pénurie d'argent, préoccupé de ses négociations pour son élection à la dignité impériale en Allemagne, absorbé également par ses guerres contre François 1er et dégoûté par une série de revers et d'échecs, ne tourna plus ses regards avec la même sollicitude vers les côtes d'Afrique. Aussi est-ce avec empressement qu'il se débarrassa de Tripoli en le cédant aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Il y a ici, dans le manuscrit, de Féraud, une très courte lacune que nous avons comblée avec les documents qu'il a lui-même utilisés pour cette période.

" Lorsque les chevaliers de St-Jean de Jérusalem (1) eurent été forcés, après une lutte héroïque contre Soliman, d'abandonner l'île de Rhodes, leur grand-maître Villiers de l'Île-Adam les conduisit à Messine. De là, cette colonie militaire se transporta successivement à Cumes, à Civita-Vecchia et à Viterbe: enfin en 1530, Charles-Quint, agrissant en qualité de roi de Sicile, lui céda les îles de Malte, de Gozzo et la ville de Tripoli de Barbarie (2). Le grand-maître établit le chef-lieu de l'ordre à Malte, dont les chevaliers ont porté le nom depuis cette époque. Gaspard de Sanguesse, commandeur d'Aliagne, qui s'était distingué au siège de Rhodes, fut nommé par lui gouverneur de Tripoli. Il se trouva d'abord en guerre
.../...

-
- (1) PELLISSIER, Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie, (Explor. Scientif. de l'Algérie, VI, 1844), p. 225 et suiv., d'après Vertot, Histoire de l'Ordre de Malte, Tome III.
- (2) VERTOT, Histoire de l'Ordre de Malte, III, p. 85. (Le texte de la donation de Charles-Quint, datée du 24 Mai 1530, est reproduit p. 493-501).

avec les deux petites villes de Zenzour et de Tadjoura, gouvernées par des cheikhs indépendants (3). Ceux de Zenzour, fatigués bientôt d'une guerre sans résultat et consultant d'ailleurs l'intérêt de leur commerce, ne tardèrent pas à entrer en arrangement avec l'Ordre. La guerre continua avec Tadjoura; elle devint même plus vive lorsque le célèbre corsaire Karaman, surnommé Chasse-Diable, se fut établi dans cette ville en 1534. Ce nouveau commandant obligea même les habitants de Zenzour à rompre l'alliance qu'ils avaient contractée avec les chevaliers. Il établit un poste fortifié qu'on appela la tour du Caïd, à une portée de canon de Tripoli, de manière qu'on pouvait voir de là ce qui se passait dans le port de cette ville. Cependant la présence de Karaman dans ces parages inquiéta le roi de Tunis, Moulay-Hassen, qui savait, par ce qu'avait fait Barberousse à Alger, combien étaient à craindre pour les Etats africains tous ces aventuriers turcs qui depuis quelques années envahissaient la Barbarie. Ce prince fit marcher des troupes contre Tadjoura, avec de l'artillerie que les chevaliers lui fournirent; mais Karaman défendit la place avec courage et succès, de sorte que le roi de Tunis fut obligé de se retirer honteusement.

Peu de temps après, Moulay-Hassen fut chassé de Tunis par Kheir-ed-Din. En 1535 eut lieu la fameuse expédition de Charles-Quint qui l'y rétablit. Les chevaliers de Malte joignirent leurs forces à celles de l'Empereur dans cette campagne. L'année d'après, Karaman essaya une nuit de surprendre la garnison de Tripoli (1). Georges Schilling, grand bailli d'Allemagne, qui commandait la place, prévenu par des espions, se tenait sur ses gardes. Cependant, malgré les dispositions qu'il avait prises, la ville aurait peut-être enlevée sans une blessure grave que reçut Karaman et qui le mit hors de combat.

Les Turcs s'étant retirés, emportant leur chef blessé, Schilling envoya immédiatement un brigantin à Malte pour informer l'Ordre de ce qui venait de se passer. Il représenta que de pareilles entreprises pourraient se renouveler facilement, tant que l'ennemi resterait maître de la Tour du Caïd et il demanda en conséquence qu'on prît des mesures pour l'en chasser. Le conseil de Malte entra dans ses vues. Botigella, prieur de Pise et Général des galères, qui s'était déjà signalé sur mer contre les corsaires barbaresques, reçut ordre d'aller s'emparer de la Tour. Il s'embarqua aussitôt avec 150 chevaliers et 700 hommes de troupes soldées. Pendant ce temps, Schilling traita avec quelques cheikhs arabes qui, pour de l'argent, lui fournirent un corps de cavalerie. Botigella étant débarqué à Tripoli, y prit l'artillerie qui lui était nécessaire et commença immé-

.../...

(3) VERTOT, p. 99-101, 141, Tadjoura, la Turrus ad algam des Romains, est située à l'extrémité Est de la palmeraie qui commence avec la Menchia et s'étend jusqu'au cap Tadjoura, à 21 kil. à l'Est de Tripoli. Elle compte environ 3.000 habitants. On y voit la mosquée de Mourad-Agha, pour laquelle ont été utilisées des colonnes antiques. La saline de Mellaha, qui en est voisine, était exploitée par les Vénitiens. Sur Zenzour, voir ci-dessus p. 13.

(1) VERTOT, III, p. 170-174.

diatement le siège de la Tour. Karaman voulut aller au secours des Turcs qui y étaient enfermés, mais le chemin lui fut coupé par la cavalerie arabe, conduite par les chevaliers de Malte. La tour fut prise d'assaut et complètement rasée. Après cet exploit, Botigella retourna à Malte et s'empara, chemin faisant, d'un navire turc qui revenait d'Egypte richement chargé.

Malgré ces divers succès, Botigella craignait que, vu le mauvais état des fortifications de Tripoli, il n'arrivât tôt ou tard quelque catastrophe sur ce point. Tripoli était en effet une assez mauvaise place, que l'Empereur avait cédée uniquement pour s'en débarrasser; l'Ordre l'avait acceptée avec répugnance et seulement parce que Charles-Quint n'avait pas voulu la séparer de la cession de Malte.

"Botigella, dit Vertot (1), représenta au grand-mâitre et au conseil que l'expérience devait leur avoir appris que les chrétiens ne feraient jamais de conquête fixes et durables sur les côtes d'Afrique et parmi les Maures, soit par l'aversion qu'inspire la différence des religions, soit par l'inconstance et la légèreté naturelle de ces peuples, qui n'étaient pas même plus fidèles aux souverains de leur nation qu'aux étrangers; que depuis le retour de Charles-Quint, la plupart des villes qui sont le long des côtes d'Afrique s'étaient révoltées plus d'une fois; que ces guerres et les armements que la Religion faisait en faveur de l'Empereur épuisaient l'Ordre de ses meilleurs sujets et lui coûtaient des sommes immenses; que la cession que ce prince avait faite de Tripoli ou pour mieux dire la condition onéreuse de se charger de la défense de cette place devait être regardée comme un présent fatal à la Religion et qu'il fallait la remettre au plus tôt à ce prince, ou s'il prétendait que les chevaliers y restassent, exiger qu'il la mît lui-même en état de défense et qu'il y fit construire à ses dépens des fortifications et d'autres ouvrages nécessaires pour soutenir un siège."

D'après les observations de Botigella, l'Ordre députa à l'Empereur le bailli de Grolée, pour lui représenter qu'il était impossible de laisser Tripoli dans l'état de délabrement où était cette ville et que l'Ordre étant trop obéré pour supporter les dépenses qu'il conviendrait d'y faire, il priait l'Empereur de vouloir bien y pourvoir ou de souffrir que les chevaliers fissent l'abandon d'une position où l'honneur de leurs armes pouvait être compromis d'un moment à l'autre, sans qu'il y eût de leur faute. L'Empereur fit, selon son habitude, les plus belles promesses et l'Ordre se détermina à en attendre les effets.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à la désastreuse expédition de Charles-Quint contre Alger en 1541. A cette époque, le roi de Tunis fit prévenir l'Ordre que les Turcs faisaient des préparatifs pour assiéger Tripoli. Les chevaliers députèrent de nouveau à Charles-Quint pour réclamer l'effet de ses promesses; ce prince se contenta de les renouveler. Le grand-bailli, qui se trouvait alors à Tripoli, vit bien qu'il ne fallait guère compter sur leur exécution. Il fit quelques réparations aux fortifications avec le peu de moyens dont il pouvait disposer, sans avoir lui-même grande confiance dans l'efficacité de cette mesure. Mais ce qui contribua le plus à la faiblesse de la ville fut précisément la conviction qu'il serait impossible de la défendre contre une attaque sérieuse.

.../...

(1) VERTOT, III, p. 188-189.

Les gouverneurs qui succédèrent à Schilling partagèrent ces craintes. Fernand de Brancanont demanda son rappel; son successeur Christophe de Solefertan (1542) ne se montra pas plus rassuré. Le commandeur de la Valette (1549) lutta avec constance contre le mauvais esprit de la garnison sans pouvoir le vaincre (1).

Un renégat grec, appelé Torghout (2), que les historiens européens nomment Dragut, parti de fort bas comme les Barberousse, s'était élevé comme eux et comme eux cherchait à se créer un royaume. La haine qu'inspirait aux musulmans le roi de Tunis, Moulay-Hassen, allié des Espagnols, rendit le corsaire maître de presque tout le littoral de la Tunisie. Sa place principale était Mahdia (Africa). Charles-Quint ordonna à André Doria et à Don Juan de Vega, vice-roi de Sicile, de reprendre cette ville. Ils y parvinrent (3) malgré les efforts de Dragut (1551). Charles-Quint voulait donner Mahdia à l'Ordre de Malte, qui ne l'accepta point: pour ne pas la laisser aux mains des Turcs, il prit la résolution de la détruire, en retira la garnison et en fit sauter les fortifications à la mine (4).

L'île de Djerba reconnaissait aussi l'autorité de Dragut. André Doria fallit l'y surprendre. Ayant appris (5) que le corsaire était mouillé avec ses galères entre l'île et le continent, il alla se placer à l'entrée de la rade que forment ces deux terres; comme il n'avait pas des forces suffisantes pour enlever les batteries construites par les Turcs et sous le feu desquelles il ne pouvait passer sans danger, il envoya demander du renfort en Sicile. Doria espérait bien que Dragut ne pourrait sortir de l'impasse où il le tenait, car le canal qui sépare Djerba du continent n'est navigable que pour de faibles embarcations. Mais le corsaire inventif fit creuser, dans l'espace de dix jours, un canal plus profond qui donna passage à ses galères. Il employa à ce travail deux mille esclaves chrétiens et échappa ainsi comme par miracle des mains de Doria."

Doria, qui croyait que Dragut était toujours dans le canal, ne voyant paraître le lendemain, ni troupes, ni vaisseaux, envoya à la découverte, et demeura stupéfait en apprenant ce qui était arrivé. Il fit prévenir les deux vice-rois qu'ils prissent garde à leurs galères en les expédiant; que, quant à lui, il n'avait plus besoin de renforts, puisque Dragut lui avait échappé. Là-dessus, il leva l'ancre, croisa autour de l'île, prit quelques navires naures et turcs chargés de marchandises et au bout de peu de jours, revint en Sicile, laissant Dragut en plus grande réputation qu'il n'avait jamais été, et même victorieux, puisqu'il resta maître de la galère-patronne et de quelques autres navires chrétiens.

.../...

-
- (1) PELLISSIER, Mémoires historiques et géographiques, p. 225-229, d'après VERTOT, III, p. 209-211, DE THOU, Histoire générale, livre VII, et NICOLAS de NICOLAY, Navigations et pérégrinations orientales.
- (2) PELLISSIER, p. 59. - Cf. VERTOT, p. 219-244.
- (3) PELLISSIER, p. 78-80.
- (4) Id. p. 83.
- (5) Id. p. 81. - Cf. VERTOT, III, p. 247-249. - CH. MONCHICOURT. Episodes de la carrière de Dragut (1550-1551) (Revue Tunisienne, 1918, XXV, p. 263-278.

Cependant, Dragut (1), désespéré d'avoir perdu la ville de Mahdia avec ses trésors, alla porter ses doléances au Grand-Seigneur, lui faisant entendre que la prise de cette place était une violation de la trêve qui existait alors entre la Porte Ottomane et Charles-Quint, et qu'il ne trouverait jamais de meilleur prétexte pour s'emparer de Tripoli, dont il lui avait promis le gouvernement. Soliman, entrant dans ses vues, adressa à Charles des représentations et des menaces, mais ce prince lui répondit que la trêve ne s'étendait pas aux pirates et que d'ailleurs les affaires d'Afrique ne le regardaient point. Le sultan, irrité, reprit aussitôt les armes. L'été suivant, une puissante flotte, commandée par Sinan-Pacha, se dirigea vers les côtes d'Afrique. Dragut avait à se venger des Chevaliers qui lui avaient enlevé Mahdia et fait perdre ses trésors. Le sultan Soliman était surtout furieux de rencontrer partout les Hospitaliers dans sa marche victorieuse; tous les sectateurs de l'islamisme s'entendirent pour tirer une vengeance éclatante de ces affronts et c'est Malte qu'ils commencèrent à menacer. La vue seule des batteries du Château-Saint-Ange détourna le Pacha de l'idée d'attaquer la place; toutefois, et afin de laisser aux chevaliers un souvenir de sa présence passagère devant leur île, il débarqua à Gozzo, qu'il livra au pillage et y enleva six mille chrétiens de tout sexe et de tout âge.

La responsabilité de cette catastrophe est attribuée par tous les historiens aux fautes et aux vices du grand-maître Jean d'Omedès, de langue espagnole. Dans un si pressant danger, il conserva en effet une étrange impassibilité. Son extrême avarice, s'effrayant des dépenses qu'occasionnerait l'envoi d'un secours sur les points menacés, lui fit fermer les yeux sur les périls de la situation. Les paysans maltais lui envoyaient demander aide et protection; il refusa sèchement, disant qu'il avait besoin pour la nouvelle capitale de toutes les forces de l'Ordre (2).

Le ravage de Gozzo produisit une vive sensation à Malte et attira à d'Omedès de justes reproches; la leçon, cependant, ne lui profita pas. Une nouvelle circonstance tout aussi grave allait mettre au jour sa coupable indifférence pour les intérêts de l'Ordre. Enhardis par la prise de Gozzo, Dragut et le lieutenant de Soliman allèrent assiéger Tripoli.

Nous devons ici encore relater la version d'Ibn-Ghalboun sur les causes de cette expédition. Les tripolitains qui se trouvaient à Tadjoura, dit cet écrivain, étaient réduits à la dernière extrémité par le voisinage des chrétiens, maîtres de Tripoli, et Mourad-Agha avait à maintes reprises demandé des secours à Constantinople. Sur ces entrefaites, la flotte ottomane, commandée par Dragut-Pacha, qui faisait voile vers Tunis, que le sultan voulait reprendre aux chrétiens, fut aperçue de Tadjoura. Mourad et quelques notables s'embarquèrent sur des canots et se rendirent à bord des vaisseaux turcs. Là, ils exposèrent leur situation à Dragut, et le prièrent de les aider à secouer le joug de l'étranger.

.../...

(1) PELLISSIER, p. 80.

(2) VERTOT, III, p. 259-277.

D'après d'autres documents indigènes plus exacts, les lettres de Mourad, adressées à Constantinople, avaient provoqué chez le sultan Soliman le désir de s'emparer de Tripoli, voulant mettre ses desseins à exécution, il envoya à Dragut, dont il connaissait la bravoure et qui réunissait toutes les qualités voulues pour bien conduire une entreprise de ce genre, l'ordre de se rendre d'Alger, où il se trouvait en ce moment, à Tripoli où il rallierait la flotte turque, forte de cent vingt navires, sous le commandement de Sinan-Pacha (1). L'attaque contre Tripoli était donc un projet arrêté d'avance et ce n'est pas sans raison que le roi de Tunis, Moulay-Hassen, en avait prévenu les chrétiens.

Le grand-maître avait néanmoins laissé Tripoli sans défense; non seulement les fortifications n'étaient pas en état de la protéger longtemps, mais encore d'Omedès se refusa à y envoyer les renforts indispensables. Il se borna à prier Gabriel d'Aramon (2), ambassadeur de France à Constantinople, de passage à Malte, de détourner les Turcs de leur entreprise contre Tripoli, "car il craignait, disait-il, que la place qui était petite et peu forte ne pût longtemps tenir". D'Aramon accepta d'aller négocier avec Sinan. Le grand-maître lui donna une frégate pour le conduire à Tripoli, où il arriva le 5 août. Il était trop tard, le siège était déjà commencé. Néanmoins, le Pacha l'ayant reçu avec de grands honneurs, d'Aramon le pria, au nom du roi de France, ami du sultan, de renoncer à son entreprise; sur quoi Sinan répondit que le Grand-Seigneur voulait absolument prendre Tripoli, parce que les chevaliers avaient aidé l'empereur d'Espagne à enlever Mahdia à Dragut, et continuaient à faire aux musulmans une guerre acharnée.

Tripoli (3) renfermait pour toute garnison trente chevaliers de Malte et six cent trente soldats mercenaires Calabrais et Siciliens récemment arrivés d'Italie. Le château et le fort du Mandrik étaient armés de 36 pièces de canon, de grenades et de pots à feu pour jeter contre l'ennemi; il y avait des vivres au magasin et de l'eau dans les citernes; la résistance dans ces conditions aurait pu être quelque peu soutenue, mais il aurait fallu pour cela disposer de troupes autrement composées et plus aguerries. Gaspard de Vallier, de la langue d'Auvergne, était à ce moment gouverneur de Tripoli; tous ses efforts et ceux des chevaliers français qui l'assistaient échouèrent contre le mauvais vouloir et la couardise de ces auxiliaires.

Sinan et Dragut ayant mis à terre leurs troupes de débarquement à proximité de Tadjoura, vinrent avec leurs vaisseaux prendre position devant la ville, et y envoyèrent aussitôt un émissaire sommer les chevaliers de se rendre: "Rendez vous à la miséricorde du Grand-Seigneur, leur écrivait Sinan, qui m'a commandé de réduire cette place sous son obéissance et je vous laisserai la liberté, la vie et les meubles vous appartenant, autrement je vous veux tous passer au fil de l'épée."

.../...

-
- (1) Ce détail explique la circonstance qui amena le corsaire algérien Salah-Rais au siège de Tripoli.
 - (2) Sur le siège de Tripoli, voir VERTOT, p. 277-301.
 - (3) D'après NICOLAS DE NICOLAY, Secrétaire de l'Ambassadeur d'Aramon. L'histoire de la prise de Tripoli est racontée p. 33-54, de ses navigations et pérégrinations orientales.

De Vallier répondit: "Cette place m'a été baillée en garde par la Religion, et je ne puis la rendre qu'à celui qui me sera commandé par le Grand-Maître. Voilà pourquoi je la défendrai contre tous jusqu'à la mort."

A la façon altière et impérieuse avec laquelle la sommation était faite, Vallier jugea bien que les Turcs n'en resteraient pas là: aussi introduisit-il immédiatement dans le château tout ce qui était nécessaire pour bien le défendre. Deux cents Maures du pays voulurent courir la fortune des Chevaliers et s'enfermèrent avec eux. On ne prit pas la peine de garder la ville, tout y était ruiné. Dans le châtelet, autrement dit la tour du Mandrik (1), fut établi, en qualité de commandant, le chevalier des Roches, de la langue de France, avec trente soldats, Sinan-Pacha ayant reçu la réponse de Vallier fit avancer ses troupes sur l'éninence du grand jardin du kiosque (2) et le siège de la place commença par terre et par mer.

L'ambassadeur d'Aramon, voyant que ses paroles n'étaient pas capables d'arrêter Sinan-Pacha, résolut d'aller rapidement à Constantinople afin d'obtenir du sultan ce que son lieutenant lui refusait, Sinan ne voulut pas lui permettre de partir jusqu'à ce qu'il eût achevé son entreprise. Le 6 Août, dit Nicolay (3), le Pacha et Dragut firent travailler avec ardeur aux tranchées et approches pour y conduire leur artillerie; mais ce fut avec pertes considérables de leurs gens, car ceux du château, qui avaient beaucoup de bonne artillerie et d'excellents canonniers, tiraient incessamment sans perdre bien peu de leurs coups, ce qui força souvent les Turcs à reculer.

Le 7 Août, le Pacha descendit à terre pour faire conduire le reste de son artillerie aux tranchées et en même temps fit prier d'Aramon de venir voir l'assiette de son camp, ce que celui-ci n'osa refuser de peur de le mettre en quelque soupçon. Il mena avec lui pour l'accompagner plusieurs gens de sa maison et Nicolay l'historiographe. Il trouva le Pacha auprès de la mer sous une tente que, pour l'ardeur du soleil, il avait fait dresser. "Après qu'ils eurent quelque peu devisé ensemble (4), nous fûmes conduits sur une colline de laquelle il nous était aisé de voir la ville et le château, l'assiette de leur camp et leurs approches, que, par longues et tortueuses tranchées, ils avaient conduites environ trois milles, jusques environ quatre cents pas de la cité, non sans avoir été, par ceux du château, grandement endommagés tant de leur artillerie que des courses et escarmouches, qui par les Chevaliers journellement leur étaient dressées. Et ce matin, ainsi que m'assure un Espagnol renié, vingt Chevaliers sont venus escarmoucher jusques auprès du pavillon du Pacha et en dépit de tout le camp ils ont emmené un Turc prisonnier."

.../...

(1) Sur la tour du Mandrik v. ci-dessus, p. 26.

(2) Le grand jardin du kiosque était situé à l'extrémité de la plaine sablonneuse de la plage, sur la hauteur occupée aujourd'hui par le hameau européen que traverse la route allant à Sidi-el-Hani ou el-Henni. Une tour de garde en forme de kiosque s'élevait sur la hauteur; les Arabes l'appelaient Bordj Châab et les Espagnols Torrès-Quebradas; la signification est la même: "tour du ravin". (Note de Féraud).

(3) NICOLAY, p. 35.

(4) NICOLAY, p. 35.

Le 8, les Turcs eurent trois batteries en état contre le château, opposées au boulevard de Sainte-Barbe du côté du port, de Saint-Jacques du côté du Levant et de Saint-Georges vers la ville (1). Ils commencèrent à faire tonner leurs canons avec une incroyable furie, mais ceux des batteries leur répondaient fréquemment et avec la même vigueur, de sorte que la batterie du cavalier que les Espagnols nommaient Ribas-Altas fit crever une des meilleures pièces des ennemis et en démonta quatre autres, ce qui les força à discontinuer le tir le reste du jour. Quatre des meilleurs canoniers de l'armée furent tués avec deux chaouchs; quelques capitaines de cannières et plusieurs janissaires furent blessés; le commissaire général de l'armée eut la main emportée d'un coup de canon. Le Pacha fit avertir l'ambassadeur (2) de ne permettre à aucun de ses gens de descendre à terre, de crainte que les Turcs, les prenant pour ceux du château, ne leur fissent insulte. Les trois batteries de siège étaient commandées par Dragut, Salah-Raïs (3) et Mourad-Agha. Salah-Raïs était près de la mer à 150 pas du château, Dragut au milieu et Mourad à sa gauche; chaque batterie avait huit pièces. Les janissaires et les zaptiés étaient à gauche des tranchées avec leurs arquebuses prêtes, arcs et flèches, rondelles et pavois.

Le 9 Août, ceux du château firent une vigoureuse sortie à l'aurore et donnèrent jusque dans les tranchées pour repousser les ennemis qui les empêchaient d'aller prendre de l'eau à un puits qui était sous le bastion St-Georges (4). Après le soleil levé, les Turcs recommencèrent la canonnade avec de grandes huées. La batterie tonna de part et d'autre tout le long du jour. Sur le soir, le feu prit accidentellement aux munitions des ennemis; 30 Turcs furent brûlés et bon nombre blessés, ce qui irrita furieusement le Pacha, car, en même temps, un de ses meilleurs canons fut rompu.

Le 10, d'Aramon demanda derechef son congé pour poursuivre son voyage à Constantinople. Sinan le lui accorda, mais il révoqua sa décision peu d'heures après et l'envoya supplier de patienter encore deux jours, espérant d'ici là emporter la place.

Le 11, Nicolay alla voir les tranchées et les batteries du camp; la batterie était si rude et si fréquente que la muraille de la grosse tour du coin avait été renversée jusques au cordon, mais ce que les Turcs abattaient le jour était diligemment réparé pendant la nuit, ce qui ne donnait pas aux ennemis de petites inquiétudes, jugeant que le siège serait long et opiniâtre. Le 12, les batteries ayant été déviées, l'on battit la place avec 36 pièces, la plupart de gros calibre, mais un fâcheux accident déconcerta les assiégés et leur fit changer la courageuse résolution qu'ils avaient prise de défendre la place jusqu'au dernier soupir. Un soldat natif de Cavailon, du Comtat-Venaissin, qui était dans le château et qui avait séjourné longtemps en Afrique, dont il avait appris la langue, ayant été acheté par les Turcs, moyennant le profit qu'il

.../...

(1) Sur ces boulevards, v. ci-dessus, p. 25-26.

(2) NICOLAY, p. 39.

(3) Fameux corsaire qui devint Beglierbey d'Afrique en 1552, il s'avança jusqu'à Fez; il enleva Bougie aux Espagnols et s'apprêtait à marcher contre Oran lorsqu'il mourut de la peste en 1555 (voir H.D. DE GRAMMONT, Histoire d'Alger sous la domination turque, Paris, 1887, p. 78-83).

(4) Ce puits existe encore au pied du bastion à gauche, avant de sortir près de la porte dite Bab-el-Khendek (note de Féraud).

en recevait, leur servait d'espion. Profitant d'une occasion favorable, il sortit du château, se rendit aux Turcs et fut incontinent conduit à la tente de Sinan auquel il fit savoir que, pour se rendre bientôt maître du château, il n'avait qu'à faire battre le bas de la muraille du bastion Sainte-Barbe, où était le logis du gouverneur, parce que cet endroit étant vide et rempli de celliers où l'on gardait les provisions, il serait facile d'y faire brèche. Sinan, écoutant l'avis de ce traître, fit tourner les canons vers ce lieu et battre la muraille à l'endroit le plus bas qu'il fut possible, de sorte qu'à cause du vide la muraille s'affaissa; elle fut renversée et par ce moyen l'on eut en peu de temps une brèche raisonnable. Le gouverneur et la garnison employèrent tous leurs soins pour la réparer, mais ce fut sans aucun fruit, d'autant plus que l'épouvante saisit la plupart des défenseurs.

Le 13 Août, les batteries furent avancées jusqu'à trente pas du château. Un soldat, étant de garde à la porte de la Zaouïa (1), parvint avec ses camarades à se saisir d'un brigantin qui était dans le Châtelet pour fuir en Sicile; ayant été découvert, il fut pendu.

Le Châtelet fut assailli par quatre mille Turcs, qui s'y avancèrent sur les chaloupes de l'armée, mais ils furent vigoureusement repoussés par le brave chevalier des Roches. Cette attaque jeta l'épouvante chez les soldats calabrais, qui résolurent de fuir en Sicile sur le brigantin, après avoir mis le feu à la poudre pour mieux cacher leur départ aux Turcs. Des Roches, s'apercevant de leur dessein, en avertit le maréchal de Vallier, qui envoya Jean Calabrais, leur capitaine, pour les ramener au Château, où ils avouèrent leur résolution de mettre le feu à la poudre. Cependant la batterie continuait rudement contre le Château, suivant l'avis de l'espion, ce qui étonna si fort les soldats qu'ils résolurent enfin de ne plus combattre et de se rendre aux Turcs. Ils en firent porter la parole au maréchal de Vallier par un soldat espagnol, des plus vieux et autorisés. Le gouverneur fut surpris de cette proposition si contraire aux règles de l'honneur, et, tâchant de les dissuader d'une résolution si honteuse, il leur offrit une double paye, mais ces lâches continuèrent à le solliciter ardemment de traiter avec l'ennemi avant que la brèche fût plus grande. Les soldats Calabrais et Siciliens, peu accoutumés aux périls de la guerre, se mutinaient ouvertement; eux, leurs femmes et leurs enfants demandaient à grands cris à capituler.

Vallier était brave de sa personne, mais il n'avait pas dans l'esprit la même force que dans le coeur. Dans ce moment critique, au lieu de chercher à imposer aux mutins par un de ces actes de juste rigueur qui réussissent presque toujours en pareil cas, il convoqua le conseil, et dit aux rebelles qu'on allait mettre leur demande en délibération. Le conseil se rassembla en effet, et l'avis le plus timide y prévalut, malgré les énergiques protestations du chevalier Poisieux, de la langue de France, qui voulait continuer la lutte. Le chevalier espagnol Herrera eut le cynisme de dire à ce gentilhomme que les Français en parlaient fort à leur aise; que leur roi était ami du sultan, et, qu'ayant en outre un

.../...

(1) Cette zaouïa, située à la porte de la marine où elle existe encore, à droite en sortant, avait été tolérée en faveur des Arabes alliés des Espagnols et des Chevaliers (note de Féraud).

Ambassadeur de leur nation dans l'armée ennemie, ils avaient des motifs particuliers de ne pas redouter une prise d'assaut, mais qu'il n'en était pas de même de ceux appartenant à d'autres nationalités, qui n'avaient qu'à atteindre la mort ou l'esclavage, s'ils ne prévenaient ces tristes conséquences par une prompte capitulation.

Le gouverneur Vallier, se voyant trahi par la fortune et abandonné de ses soldats, consentit à ce qu'on levât une bannière blanche sur la muraille, pour parlementer avec l'ennemi. Conformément à la décision du conseil, un chevalier espagnol du nom de Guivarre et un autre originaire de Majorque étaient envoyés en parlementaires au Pacha pour lui offrir de lui remettre la place, à la condition que les habitants de la garnison, ayant la vie et la liberté sauves, seraient transportés à Malte et en Sicile par les Turcs, Sinan, après avoir entendu ces propositions, s'écria qu'il voulait qu'en outre l'Ordre payât les frais de la guerre (1). Sur l'observation que lui firent les parlementaires qu'ils n'avaient pas le pouvoir d'accorder ce point, il allait les renvoyer, lorsque Dragut le prit à parler et lui conseilla d'accepter la capitulation telle qu'elle était offerte sauf à faire ensuite ce qu'il jugerait convenable lorsque la place serait entre ses mains. Il y avait à craindre, ajoutait-il, que, par désespoir, les assiégés ne se livrassent à quelque extrémité. Cet perfide changea la résolution de Sinan, qui, feignant de céder une intervention bienveillante de Dragut en faveur de l'Ordre, signe la capitulation et la confirma par les serments les plus solennels congédia ensuite les parlementaires, en leur disant d'inviter de sa part leur commandant à venir conférer avec lui sur les moyens d'exécution de la clause relative au transport en Sicile et à Malte des chrétiens de Tripoli. Il faisait accompagner les parlementaires d'un Turc des plus subtils, qui avait pour mission d'offrir de se donner en otage pour décider Vallier à se rendre au camp et surtout de considérer attentivement la mine et l'assurance des assiégés et comment tout était disposé chez eux; Vallier sentit l'imprudence et l'irrégularité de la démarche qu'on exigeait de lui; mais les clameurs de ses gens, qui tremblaient que la moindre opposition aux volontés du Pacha ne rallumât sa colère, l'obligèrent à s'acheminer vers le camp des Turcs, en compagnie du chevalier de Montfort. L'émissaire turc, au lieu de rester en otage, revint avec Vallier, mais le devançant rapidement, il avertissait le Pacha de l'épouvante des assiégés, arrivée à un tel degré que, s'il pouvait tenir bon, il les aurait à tel marché et composition qu'il voudrait. En effet, à peine Vallier fut-il en présence de Sinan, que celui-ci lui demanda d'un ton brusque s'il apportait l'argent pour les frais de la guerre. Vallier ayant répondu qu'il n'était pas question d'argent dans la capitulation, le Pacha le fit mettre aux fers. Il envoya ensuite à Tripoli le chevalier de Montfort, qui avait accompagné Vallier, en le chargeant de dire à ses camarades que, si on ne lui donnait pas l'argent qu'il demandait, il saurait bien en faire avec leurs personnes. Les Chevaliers consternés répondirent que la chose n'était pas en leur pouvoir. A peine Montfort eut-il donné cette réponse, que Sinan-Pacha fit amener devant lui le gouverneur Vallier et lui demanda ce qu'il préférait: ou payer les frais de la guerre, ou rester prisonnier en otage, lui et tous les chrétiens du Château. Vallier répondit avec dignité qu'un esclave comme lui n'avait

.../...

(1) On sait que Sinan-Pacha était extrêmement avaré et en même temps avarié, c'est pour cette raison qu'on le surnomma "le Juil". ROUSSEAU dit que Sinan-Pacha passait pour être un renégat milanais de l'illustre famille des Visconti (Annales Tunisiennes, p. 30); une autre version le dit fils du Génois Cicala. Pris à l'âge de 18 ans, il attira les regards du Grand-Seigneur, qui le fit convertir et lui donna le nom de Sinan.

d'autre pouvoir que celui que lui octroyait son maître et qu'ayant perdu la liberté, il n'avait plus dès lors la puissance de commander. Sinan, craignant que cet argument judicieux ne vînt à la connaissance des assiégés et ne les poussât à continuer à combattre, tint conseil avec ses capitaines.

Le Pacha, voyant qu'il ne gagnerait rien à exiger une rançon que les assiégés ne pouvaient donner, feignit de revenir à de meilleurs sentiments, et, prenant affectueusement Vallier par la main, avec un visage riant, lui dit qu'il voulait tous les affranchir et délivrer, qu'il n'avait qu'à leur faire notifier de sortir sans aucune crainte. Mais Vallier, qui ne pouvait plus se fier aux paroles du Pacha, après avoir été par lui indignement trompé, ne voulant point accepter pareille mission, le Pacha dit à Montfort: "Allez sur l'heure faire sortir la garnison, je vous jure sur la tête du Grand-Seigneur et sur la mienne qu'ils seront tous libres et rapatriés à Malte et en Sicile, suivant les conventions de la première capitulation." Le chevalier de Montfort, croyant à la sincérité de ces bonnes promesses, alla les notifier à la garnison, qui les accueillit avec une telle allégresse que, sans plus longuement réfléchir, ni prévoir le malheur qui leur était préparé, accoururent en foule, hommes, femmes, enfants, portant leurs meubles les plus précieux, se poussant à qui sortirait le premier de la ville. Mais, aussitôt dehors, ils étaient tous impitoyablement dépouillés et dévalisés; une partie des Chevaliers était conduite au Pacha, et l'autre sur les galères.

Vallier, indigné de cette perfidie, somma le Pacha au nom de sa foi, d'avouer si à deux reprises il n'avait pas promis la liberté aux assiégés. A quoi Sinan répondit qu'il ne fallait pas garder la foi aux chiens qui l'avaient eux-mêmes violée, premièrement avec le Grand-Seigneur, vis-à-vis duquel ils s'étaient engagés par serment, lors de la reddition de Rhodes, à ne jamais porter les armes contre les Turcs. Le Château fut envahi et pillé par les Turcs. Les deux cents Arabes du pays qui s'étaient mis au service des Chevaliers furent taillés en pièces. Pendant ce temps, l'artillerie tonnait partout avec accompagnement de grands cris de joie pour se réjouir de la victoire.

En entendant tout ce bruit, l'ambassadeur d'Aramon débarquait et éprouvait un déplaisir extrême à la vue de l'infortuné gouverneur et de ses Chevaliers, gisant par terre dans le plus grand désespoir de s'être laissé tromper par la mauvaise foi de Sinan. Une aussi grossière violation excita de vives réclamations de la part d'Aramon, qui, à force d'insistances, obtint la liberté gratuite de deux cents captifs. Il en racheta séance tenante quelques autres de ses derniers. D'Aramon n'obtint cette faveur qu'en promettant de faire rendre trente Turcs faits prisonniers à Malte quand la flotte y était passée avant d'arriver à Tripoli.

Cependant le chevalier français des Roches, qui commandait la petite tour du Mandrik à l'entrée du port, continuait à résister avec les trente soldats qu'il avait à sa disposition. Les Turcs ne manquèrent pas d'aller parlementer avec lui, espérant le tromper lui aussi par de belles paroles. Mais, de son côté, il les amusa si bien, si longuement, et avec tant d'astuce, en discutant les conditions, qu'il eut le temps de se procurer une barque et, au lieu de mettre bas les armes, se retira avec sa garnison à bord du vaisseau de d'Aramon. Le Pacha envoya prier d'Aramon de se trouver le lendemain au festin solennel qu'il voulait donner pour célébrer sa victoire; il le pria aussi d'amener Vallier avec lui.

.../...

D'Aramon ne voulut pas refuser cette invitation, pensant avec raison en profiter pour obtenir la remise d'autres chevaliers et soldats restant à délivrer.

Le 16 Août, dit Nicolay (1), accompagné du gouverneur Vallier, du Chevalier de Sèvres, du sieur de Cotignac, du capitaine Coste, Montenant et moi, l'Ambassadeur alla trouver le Pacha dans le fossé à droite de la brèche du château où étaient, par magnificence, tendus deux beaux pavillons, l'un pour lui, joignant une belle fontaine, l'autre pour l'Ambassadeur et sa compagnie. Conduit à son pavillon, d'Aramon était aussitôt servi avec magnificence, honneurs et superfluités de viandes, tant de chair que de poisson, même des vins excellents qu'ils avaient trouvés au château. Le service se faisait au son de tous les instruments et par officiers au nombre de plus de cent. Quant au Pacha, il ne fut sitôt assis que toute l'artillerie des galères, flûtes et galliotes de l'armée, qui étaient en tout 140, sans le grand gallion et deux mahonnes, fut tirée avec tant de bruit et de tintamarre qu'il semblait que le ciel et les astres dussent préfondrer en mer. Les tables levées, l'ambassadeur et le gouverneur Vallier se rendirent dans le pavillon du Pacha, lequel à la fin accorda de délivrer les 200 hommes qu'il avait promis et d'abondant en donna 20 à l'ambassadeur sous la promesse de lui faire rendre les 30 Turcs pris à Malte. Ceux qui furent délivrés étaient quasi tous Espagnols, Siciliens, Calabrais.

Les Turcs (2), ayant entre leurs mains un vieux canonier du Château nommé Jean de Chabas, de la ville de Romans en Dauphiné, afin que la tête de leur victoire ne se passât pas sans quelque sacrifice de cruauté, parce que, d'un coup de canon qu'il avait tiré du Château, il avait emporté la main de l'écrivain général de l'armée, le menèrent dans la ville, où, après lui avoir coupé les poings et le nez, ils l'enterrèrent vif tout debout jusqu'à la ceinture et là, avec toute espèce de cruautés, il fut persécuté et tiré à coups de flèches; enfin, pour dernier supplice de son glorieux martyre, ils lui coupèrent la gorge. Le soir furent allumées sur les galères plus de 300 chandelles avec grands cris.

C'est le 14 Août 1551 que les Turcs prirent possession de Tripoli. Les annalistes indigènes mentionnent que c'était un vendredi 11 du mois de châban de l'an 958 et le souvenir en a été conservé par ce chronogramme :

جاء الترك بس

Le Turc est venu seulement (3).

.../...

(1) NICOLAY, p. 50.

(2) NICOLAY, p. 51.

(3) Ibn Ghalboun, trad.turque, p.20 - Si l'on traduit non la lettre, mais l'inspirt de ce chronogramme, on peut le lire ainsi: "Le turc n'a eu qu'à venir", et alors on se trouve en présence d'une double signification: la place était dans un tel délabrement et il n'y a eu qu'à se présenter pour la faire capituler et s'en emparer sans grands effort. Mais ce n'est pas assurément ce qu'ont voulu dire les conquérants; leur prétention et leur pensée a été celle du célèbre: Veni-vidi-vici.(Note de Féraud).

La valeur numérique du chronogramme donne le chiffre 958 de l'année hégirienne, correspondant à notre année 1551.

Il résulte des lettres de d'Aramon que la ville de Tripoli était en ruines, dans un très mauvais état de défense, mal armée, mal approvisionnée et que la vaillance des assiégés avait d'avance été rendue inutile par le dénuement complet dans lequel se trouvait la place.

L'ambassadeur d'Aramon, de retour à Malte avec Vallier et ceux qu'il ramenait, fut accueilli par les applaudissements de l'Ordre. Cependant un bruit sinistre arriva jusqu'à lui; au milieu de ce concert de bénédictions et de louanges, il apprit que le grand-maître l'accusait d'avoir livré Tripoli. D'Omedès, en effet, irrité des imputations parfaitement fondées auxquelles il était en butte, voulait rejeter tout l'odieux de l'échec sur l'ambassadeur, pour éloigner de sa personne tout soupçon fâcheux. D'Omedès aurait dû cependant se rappeler ses propres paroles au départ d'Aramon: "Qu'il craignait que la place de Tripoli, petite et peu forte, ne pût longuement tenir contre les Turcs, et le suppliait de les détourner de cette attaque." Instruit de ce qui se tramait contre lui, le représentant de la France demanda à être entendu en audience solennelle. Il ne lui fut pas difficile de se disculper et de confondre ses détracteurs; quelques jours après, il quitta Malte et se dirigea sur Constantinople, non sans avoir communiqué à son souverain Henri II les détails de cette odieuse machination. Le roi de France écrivit à l'Ordre et au grand-maître, le 30 Septembre 1551, pour les sommer de démentir publiquement les imputations calomnieuses produites contre d'Aramon. Le grand-maître et son conseil donnèrent les justifications demandées par une lettre du 16 Novembre 1551 (1). La colère du grand-maître se tourna alors contre Vallier; un conseil fut formé pour lui faire rendre compte de sa conduite à Tripoli, et ce tribunal fut composé des créatures d'Omedès. Vallier fut immédiatement arrêté, ainsi que les chevaliers Fauster, de Vonsa et Herrera, qui avaient figuré d'une manière peu louable dans l'affaire de la capitulation. Des témoins subornés par des agents du grand-maître déposèrent contre Vallier. Nicolas de Villegagnon, seul, éleva la voix en faveur de l'accusé; sa loyauté s'indignait d'une accusation dont il démontra la fausseté; par contre, il désigna le grand-maître don Juan Omedès comme le véritable auteur de la perte de Tripoli. Il l'accusa de n'avoir rien su prévoir; d'avoir laissé la ville tellement dépourvue de troupes et de munitions que la prise en était inévitable. Il alla même jusqu'à lui reprocher d'avoir dilapidé et détourné à son profit les trésors de l'Ordre. L'exemple de Villegagnon entraîna d'autres Chevaliers, qui plaidèrent la cause du malheureux Vallier. Les juges, intimidés par cette vive opposition, déclarèrent qu'il n'y avait pas eu trahison, mais condamnèrent néanmoins Vallier et ses co-accusés à être dépouillés de l'habit de l'Ordre pour avoir abandonné une place dont on leur

.../...

(1) CHARRIERE. Négociations de la France dans le Levant, Collection des documents inédits de l'histoire de France, 1850, t.II, p. 154-161 - VERTOT, III, p. 320-322 (texte de la lettre du grand-maître au roi de France, p.(320-321) . Le récit de Nicolas de Villegagnon (De Bello melitensi, I, XI) est reproduit aux p.(501-535).

avait confié la défense. Mais ce n'était pas là le but que s'était proposé d'Omedès; ce qu'il lui fallait, c'était la vie de Vallier. Il parvint à disjoindre les causes et à faire juger Vallier à part. L'accusé était infailliblement perdu si Villegagnon ne fût pas intervenu avec sa rude franchise et sa parole qui en imposait. Il était parvenu à connaître toutes les intrigues mises en jeu par le grand-maître pour obtenir une condamnation capitale et au moment où celui-ci le somma de révéler ce qu'il prétendait savoir, le courageux chevalier déclara à haute voix que "le juge s'était engagé à condamner Vallier sous peine d'un dédit de cinq cents ducats d'or au profit d'Omedès."

On nomma un autre juge et le grand-maître fut forcé d'écrire au roi de France la lettre suivante, qui, par ordre du roi Henri II, fut communiquée à tous ses ambassadeurs, lettre dans laquelle d'Omedès avouait ses torts envers d'Aramon: "Pour découvrir la source de ce malheur, nous avons fait faire des informations de tous côtés; nous n'avons rien trouvé qui puisse rendre suspect d'Aramon et nous donner lieu de lui attribuer ce qui s'est passé dans la perte de cette place. Tous les chevaliers prisonniers, à leur tour, nous ont assuré que non seulement il n'y avait rien à lui reprocher, mais que notre Ordre devait se souvenir éternellement de ses bons offices."

"Qui sauva les Chrétiens de Tripoli, s'écrie, avec une indignation généreuse, le seigneur de Brantôme (1), sinon M. D'Aramon ? Passant par là, allant en ambassade à Constantinople, il aida à faire la composition, car ils s'en allaient tous perdus. Le grand-maître d'Omedès, Espagnol, peu ami des Français, avec les commandants et chevaliers impériaux, furent si ingrats et si peu reconnaissants de ce grand bienfait, qu'ils allèrent raconter que d'Aramon s'entendait avec le Pacha et qu'il avait intimidé nos chrétiens, même celui qui commandait, le commandant de Vallier, un très brave et digne chevalier français. Il lui avait, disaient-ils, persuadé de se rendre, car il était perdu. Comme si la ville de Tripoli et le château eussent été de force à résister à une si puissante armée turquesque pourvue de cent pièces d'artillerie pour le moins et pouvant tirer vingt mille coups. Le pauvre chevalier en fut mis en prison et en peine. On ne connut que plus tard la vérité."

D'Omedès mourut en 1553 et la dernière action de sa vie fut encore une fraude, car il fit passer sous main à sa famille tout ce qu'il possédait; et sa succession, qui, selon les statuts, devait revenir à l'Ordre, n'offrit pas même de quoi payer ses funérailles.

.../...

(1) BRANTÔME, Oeuvres complètes, édition Lalanne, Paris, 1869, tome V, p. 64-65.

- 27 -

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER (1)

LA DOMINATION TURQUE

(1551 -1609)

Mourad-Agha gouverneur de Tripoli. - Tentative des Chevaliers de Malte sur Zouara. - Dragut nommé au pachalik de Tripoli (1553); - ses constructions; - sa campagne de Djerba. - Expédition chrétienne à Djerba (1560). Défaite navale des chrétiens.-Les musulmans reprennent Djerba. - La tour des crânes. - Siège de Malte et mort de Dragut. - Les Pachas successeurs de Dragut.- Premières relations avec le Fezza. - Révoltes du Djebel (1584), des janissaires, des Arabes. - Le marabout Nial et le massacre des Turcs. - Djerba disputée entre les Tripolitains et les Tunisiens (1598-1604). - Nouvelle révolte du Djebel (1606).

Sinan-Pacha, avant de s'éloigner avec sa flotte, laissa le commandement de Tripoli à Mourad-Agha. Ce choix, malgré la promesse faite à Dragut, était le fait d'une intrigue du sérail organisée par le chef des eunuques en faveur de son protégé Mourad, l'ex-favori de la sultane, en même temps que la conséquence de la jalousie de vieille date qui existait entre le grand amiral et le chef des corsaires.

A la tête de deux cents chevaux et de six cents fantassins arabes des environs de Tadjoura, Mourad-Agha était venu au début des hostilités se joindre à l'armée assiégeante. Sinan-Pacha augmenta ces forces en laissant une garnison turque dans la ville, comme il fallait se mettre en garde contre la population indigène, restée spectatrice indifférente pendant la lutte entre chrétiens et Turcs, se tenir en garde également contre un retour offensif des Chevaliers, le premier soin de Mourad fut de réparer les fortifications de la place et d'organiser une force armée. Ces précautions préservèrent en effet Tripoli l'année suivante. Le célèbre Léon

.../...

-
- (1) Outre les ouvrages cités au chapitre précédent, notamment E. PELLISIER et VERTOT voir CH. MONCHICOURT, L'expédition espagnole de 1560 contre l'île de Djerba, essai bibliographique, récit de l'expédition, documents originaux, Paris, 1913, in-8è.- E. M Histoire de l'Afrique septentrionale, III. p. 70-188. - P.C. BERGNA, Tripoli del 1519 1850, p. 49-86. - FR'IKIN, Un pigno di attacco di Tripoli nel 1502 (Rivista d'Italia. II p 125, 1912).- Pierre GRANDCH'AMP. Imprintaire des Archives du Consulat de France à Tunis, Tunis, 1920-1921, tome I et II (1582-1610).- Ip., Documents relatifs à la fin de l'occupation espagnole en Tunisie (1569-1574), Revue Tunisienne, XXI, 1914, p.3-13.

STROZZI, prieur de Capoue, avait été appelé à Malte par tous les Chevaliers, admirateurs de son courage et bien que d'Omedès, encore vivant à ce moment, semblât vouloir braver l'opinion en repoussant le concours de cet habile auxiliaire, on organisa une expédition sur les côtes tripolitaines. La petite ville de Zouara (1), située à dix lieues de Tripoli fut facilement enlevée. Mais il fallut presque immédiatement abandonner cette conquête; pendant que les chrétiens la pillaient, un corps de Turcs envoyés par Mourad et des masses d'Arabes de la campagne voisine les surprenaient à leur tour. Poursuivis l'épée dans les reins, les Chevaliers se serrèrent autour de leur étendard et se portèrent pour mieux le défendre sur le bord de la mer. La Cassière, qui était chargé de sa garde, le tenait constamment élevé ce qui irritait l'ennemi qui voulait s'en emparer. Ce ne fut qu'après d'incroyables efforts de bravoure et des pertes sensibles que les Chevaliers, épuisés de fatigue et couverts de blessures, parvinrent à regagner leurs barques. Ce nouveau revers affligea profondément l'Ordre.

La tentative des chrétiens, bien que n'ayant pas réussi, inspire aux indigènes des idées de révolte contre la soldatesque turque qui abusait de son autorité. Les tribus refusaient de se soumettre à ses caprices. Un des chefs indigènes, du nom de Cheikh-ben-el-Hadj Mansour, accompagné de 150 Maures, s'en alla à Malte, où le grand maître lui octroya une patente de perpétuelle amitié avec la Religion pour lui et ses successeurs; Sidi-Arafa, marabout de Kairouan se déclarait ouvertement contre les Turcs dans toutes ses prédications aux Arabes. Le cheikh de Djerba demandait des secours Malte contre ces tyrans qui, maîtres de Tripoli, ne tarderaient pas disait-il, à les opprimer à leur tour. Mais, après les revers récents éprouvés par la Religion, leurs sollicitations n'aboutirent pas.

Mourad-Agha, héritier de la sultane, possédait une immense fortune. En devenant vieux, ce renégat ne songea plus qu'aux oeuvres pieuses et, sur les conseils du marabout Abd-es-Selam, de Zliten(2) il consacra tout son avoir à construire des oratoires et des écoles. La grande et belle mosquée de Tadjoura est son oeuvre. Il la fit construire en 1552 par trois cents chrétiens captifs à l'aide de matériaux extraits des ruines de l'antique Leptis-Magna. Ces chrétiens avaient eu la promesse d'être rendus à la liberté si l'édifice était bien et rapidement fait. Il tint parole et les renvoya en Europe pour les récompenser. Mourad-Agha mourut trois ans après l'achèvement de sa mosquée, où il se fit ensevelir (vers 1555). Sa tombe est contre la muraille du côté du midi. Depuis près de deux ans, il ne

.../...

-
- (1) VERTOT, III, p. 333-334. - La palmeraie de Zouara, mentionnée sur la Carte de 1375, est située à 120 kilomètres à l'Ouest de Tripoli, près de l'embouchure de l'Oued-Beïda; elle a 3 kilomètres de long et 1 kilomètre de large et compte habitants.
- (2) L'oasis de Zliten est située à 40 kilomètres de Homs et à 60 kilomètres de Misur à 3 kilomètres de la mer, derrière la dune côtière. La palmeraie à 20 kilomètres de longueur (200.000 palmiers) et 20.000 habitants (6.000 au chef-lieu). On y voit la tour très vénérée de(Sidi-Abd-es-Selam).

gouvernait plus la Tripolitaine, ayant cédé la place à Dragut; on lui avait laissé cependant le titre honorifique d'agha de Tadjoura, mais là encore, il ne s'occupait plus d'affaires, étant complètement entré en religion, et déjà même de son vivant Dragut-Pacha lui avait donné pour successeur à Tadjoura le renégat juif espagnol dit Caïd-Mohammed, celui-là même qui, à Alger, s'était interposé entre Hassan-Agha et Charles-Quint.

Cependant, après la prise de Tripoli, Dragut, irrité de ne pas être nommé gouverneur de cette ville au mépris de la parole donnée, se sépara de l'escadre ottomane dès qu'elle prit le large et fit gouverner à l'ouest. La plupart des vaisseaux corsaires africains le suivirent. Sinan-Pacha le rejoignit cependant et à force de caresses et de flatteries, il l'emmena avec lui à Constantinople, où il reçut de nouvelles promesses. Dragut repartit de là l'année suivante avec quarante cinq galères pour aller ravager les côtes de Naples et de Sicile. Il débarqua en Corse et assiégea Bastia, capitale de l'île. Mille cavaliers et quatre mille fantassins vinrent au secours des assiégés. Dragut les battit en rase campagne le 17 Août 1553 et promit aux habitants de Bastia la liberté de se retirer. Mais quarante sept personnes purent user de cette condition de la capitulation; sept mille furent emmenées chargées de fer. Après cet exploit, Dragut voulut encore livrer au pillage la ville de Bonifacio; mais là, il trouva le baron de la Garde, commandant l'escadre française, qui s'y opposa au nom de l'humanité. Une violente discussion s'éleva à ce sujet entre les deux amiraux, à la suite de laquelle le corsaire mettait à la voile, et s'éloignait en disant: "Sultan Soliman est l'allié du roi de France, mais moi, je ne puis continuer à être l'ami de gens si scrupuleux." A son retour, Dragut châtia sur la côte albanaise le chef rebelle des Chimariotes et regagna Constantinople avec un riche butin. Le voyant si brillamment marcher sur les traces de Barberousse, le Sultan Soliman était disposé à confier à Dragut le gouvernement d'Alger, mais le vizir Rustem représentait ^{qu'un} service constant et sédentaire ^{conv} convenait peu au caractère entreprenant et actif du chef des corsaires. Soliman se contenta de lui confirmer son titre de sandjak-bey. Dragut, mécontent des intrigues successives du palais, s'y prit d'une autre manière pour obtenir satisfaction. Sous prétexte d'offrir au sultan l'hommage de sa reconnaissance, il saisit l'occasion d'une promenade à cheval de Soliman ^{pour} s'avancer devant lui. Il baisa son étrier, rappela ses services ^{et} sollicita le gouvernement de Tripoli qui lui avait été promis, Soliman lui accorda le titre qu'il avait si bien mérité (1553).

Cette nomination de Dragut au pachalik de Tripoli est probablement la raison déterminante qui amena de la part des Espagnols l'abandon et la destruction de la ville de Mahdia. L'ancien corsaire, il fallait s'y attendre, n'allait pas manquer de faire quelque tentative pour reprendre son ancienne ville de prédilection. N'étant ^{pas} en état de la conserver, on jugea préférable de la détruire. En effet cette conquête ne tarda pas à être à charge à ceux qui l'avaient conduite. Charles-Quint, dont les finances étaient toujours épuisées négligea la garnison de Mahdia, qui bientôt ne reçut plus ni vivre ni solde. Il avait rappelé en Europe son gouverneur Fernand de La Vega et l'avait remplacé par don Sanche de Leyva. Ce nouveau commandant fut réduit à aller piller les Arabes pour que le butin fait par ses soldats tint lieu de l'argent qu'il ne pouvait leur donner. Mais ce palliatif, ceux-ci, croyant que leurs officiers gardaient leur solide se révoltèrent, les chassèrent et voulurent même se défaire de Leyva qui parvint à se sauver sur un navire marchand. Ils choisirent pour effet

chef un certain Antonio Aponte: cet homme; comprenant danger de sa position, écrivit aussitôt à l'empereur une lettre soumise, et les mutins finirent par se soumettre aussi. Charles voulut donner cette place à l'Ordre de Malte, qui ne l'accepta^{pas} alors, pour ne pas la laisser au mains des Turcs, il prit la décision de la détruire, Don Fernand d'Acuna fut chargé de l'exécution, il se transporta sur les lieux, en retira la garnison et même des Européens, qu'on alla ensevelir à Palerme et fit exa sauter les fortifications par la mine.

Dragut, à peine arrivé à Tripoli, placé sous son autorité, peut-être un peu trop de vouloir s'y faire obéir militairement exigeant des gens du pays un hommage auquel ils n'étaient habitués depuis de longues années. Les montagnards du Gharian (1), retranchés dans un pays difficile qui les mettait à l'abri d'une attaque, se permirent de renvoyer grossièrement le messager portant les ordres du nouveau chef. Ce mépris irrita si fort Dragut que, se mettant immédiatement à la tête des troupes, il marcha contre les Gharian. Grâce à ses fusils et à ses canons, contre une population qui n'avait encore qu'un armement rudimentaire, lances ou flèches, il battit les rebelles au premier choc. Epouvantés par cet échec, les marabouts intervinrent pour obtenir la paix. Il fut convenu que l'impôt serait annuellement payé au sultan et qu'une garnison de 200 Turcs serait établie sans délai dans un fort construit à l'entrée des montagnes.

Du Gharian, Dragut, infatigable, passa chez les Tarhouna (2), autres montagnards non moins indociles et les força également à lui obéir. Cette première campagne établit son prestige dans la contrée. Rentré à Tripoli, il consacra toute son activité à rebâtir et à embellir la ville avec un soin particulier et à y attirer des habitants.

Trois mille esclaves chrétiens étaient entre ses mains; il les utilisa selon ses vues pour refaire ce que les Espagnols avaient détruit autrefois. Sur l'emplacement d'une ancienne chapelle au boed de la mer, affectée par les chevaliers aux marins des galères maltaises, il édifia d'abord une mosquée, en y réservant la place de son tombeau (3).

.../...

-
- (1) Le Gharian (700 m. d'altitude) est un des massifs du Djebel Tripolitain. Il est habité surtout par des sédentaires Berbères, en grande partie troglodytes (Gharian vient de ghar, grottes, cavernes), se rattachant aux Haouara. Il a aujourd'hui environ 6.000 habitants (V.E. DE AGOSTINI, p. 267-280.- A. DE C. MOTYLINSKI, Le Djebel Nefoussa).
 - (2) Le district de Tarhouna, qui s'étend au S.E. de Tripoli, compte 58.000 habitants; il comprend les Ouled-Msellem, les Haouatem, les Ouled-Maaref et les Drahib (AGOSTINI, p. 73-90).
 - (3) D'après la tradition locale, l'ancienne chapelle est restée intacte; Dragut se borna à y adjoindre les deux corps de bâtisse qui la flanquent à droite et à gauche, ainsi que les dépendances destinées à servir de chambres sépulcrales pour lui et sa famille. Le premier minaret, d'abord peu élevé, de cette mosquée, fut refait d'une manière plus digne, en 1602, sous le gouvernement d'Iskander-Pacha, ainsi que l'indique une inscription gravée sur la porte d'entrée du minaret (note de Féraud).

Puis, sur le vaste espace couvert de ruines, occupé jadis par la grande mosquée incendiée par Pierre de Navarre en 1510, il se fit construire l'habitation connue sous le nom de Sérafa-Darghout, qu'il entourait de jardins et de kiosques (1). La fortification de la place fut également l'objet de toute sa sollicitude. Une attaque par mer étant surtout à craindre, il construisit sur la hauteur dominant la ville du côté nord la batterie enceinte de murailles connue sous le nom de fort Dragut (2). Malgré tous ces travaux, démontrant aux indigènes l'intention bien arrêtée d'un établissement permanent, beaucoup de tribus de l'intérieur refusaient encore de reconnaître la domination turque. De ce nombre étaient les Beni-Oulid, qu'il fallut aller réduire à l'obéissance. A la première rencontre, leur caïd fut tué et ses gens mis en déroute firent leur soumission. On dut diriger une seconde expédition contre le marabout Sidi-Arafa, maître de Keirouan, qui, ayant été l'allié des Espagnols, persévérant dans son attitude hostile à l'égard des Turcs et les traitait de mécréants. Dragut employa un procédé analogue: puisque Sidi-Arafa était l'ami des chrétiens, c'est qu'il était chrétien lui-même et les bons musulmans devaient le traiter comme tel et le combattre. Donnant l'exemple, il fit mettre à la chaîne sur les bancs de ses galères, côte à côte avec les esclaves chrétiens, tous les partisans de Sidi-Arafa qui tombèrent entre ses mains.

A cette époque se produisit dans l'existence de Dragut un fait important, que nous révèlent les archives de Simancas et qui restera probablement toujours énigmatique, faute de documents suffisants. Il s'agit d'une lettre trouvée dans les dites archives et conçue en ces termes: "Le roi Philippe au très vaillant et très renommé entre les Turcs, le Raïs Dragut.- Quelques personnes nous ont fait connaître votre bonne volonté et votre affection à l'Empereur, mon Seigneur, ainsi qu'à notre personne. Je ne puis que vous en remercier infiniment et vous dire que, si vous vous trouviez en position de me servir, j'en serais bien aisé. Les occasions et les circonstances ne vous feront pas faute à cet effet et ce sera tout à votre avantage et dans l'intérêt de votre réputation, comme vous le direz ou vous l'écrira le frère Nicolas (3)."

.../...

-
- (1) Deux corps de bâtiment du sérail de Dragut existent encore et sont occupés par les consulats de France et d'Angleterre. Le reste a été successivement envahi par de nouvelles constructions particulières, et entre autres par la mosquée de Gorgi. Une ruelle, partant de la place centrale de la police et aboutissant à Gorgi, porte encore le nom arabe de ruelle du sérail. Certaines gravures du XVI^e siècle représentent l'habitation luxueuse de Dragut (Note de Féraud).
 - (2) Quelques anciennes cartes ou plans de la ville le nomment fort Dragon au lieu de fort Dragut. C'est par erreur également qu'on l'a désigné aussi comme fort Charles Quint. Les Espagnols y avaient un poste que les chevaliers de Malte conservèrent, mais c'est bien Dragut qui fit édifier la forteresse par les esclaves chrétiens. On l'a appelé aussi la Kasba de Tripoli. Les Turcs l'ont restaurée en 1882 et armée de canons Krup. Le phare tournant a été construit au sommet de la plate forme (Note de Féraud).
 - (3) C'est le Bordj-et-Trab ou Bordj-el-Fanar. Sur les travaux effectués par Dragut, Tripoli, voir P.C. BERGON, ouvre. Cité, p.54-55 et 63-64. et AURIGEMMA, ouvre. CIT. Les liens ont remplacé le fort par une esplanade sur laquelle s'élève le monument aux morts de la guerre de Lybie.
 - (3) Elie de la Primaudaie, Documents inédits sur l'occupation espagnole en Afrique Revue Africaine, t. XIX-XX - XXI (1875-1876-1877).

Peut-être n'y a-t-il là qu'un excès de zèle du frère Nicolas, s'exagérant le succès de son prosélytisme. On ne peut guère admettre que Dragut, brouillé avec le sultan, ait voulu s'allier aux chrétiens, car il prouva bientôt le contraire. Poursuivant le cours des hostilités, Dragut n'épargna pas les Djerbiens en raison de leurs anciennes relations avec les Espagnols. En 1558, il essaya de s'emparer de leur île, restée indépendante sous le gouvernement de ses cheikhs, mais il trouva plus de résistance qu'il n'avait pensé et il résolut d'obtenir par la ruse ce que la violence n'avait pu faire. Sous prétexte de réconciliation, il attira le cheikh Sliman à Tripoli où il le chargea de fers. Aussitôt après cette capture, Dragut se mit en marche par terre avec ses Turcs et les Arabes auxiliaires des Zouara, Sebaa et Ouled-Chebel (1) et entra dans l'île par le passage d'El-Kantara (2). Les Djerbiens avaient pris les armes, bien que la lutte fût impossible devant cette nuée d'ennemis, qui, au premier choc, leur tua douze cents hommes. Il fallut se résoudre à se soumettre ou à désertier le pays, ce que firent beaucoup de Djerbiens. Dragut donna Messaoud-el-Semoum pour cheikh à ceux qui restaient, et rentra à Tripoli où il fit pendre l'infortuné cheikh Sliman.

Les Djerbiens, ne considérant cependant pas leur situation comme sans remède, implorèrent l'assistance du souverain de Tunis, en lui exposant que leur île avait toujours été une dépendance de ses Etats. Mais Moulay - Ahmed, alors aux prises avec Hassan-Pacha, gouverneur d'Alger, ne put leur porter aucun secours. Bien plus, Dragut, informé de la démarche qu'ils venaient de faire pour se soustraire à son autorité, débarqua de nouveau dans leur île et, cette fois, en décima la population: tous les notables soupçonnés d'avoir fomenté ce mouvement de résistance furent passés par les armes. Au lieu de leur donner encore un cheikh choisi parmi eux, il leur laissa un caïd turc qui devait dominer le pays en son nom d'une manière effective. Ce caïd, du nom de Ghazi-Mustapha-Bey, répara l'ancien château de Houmt-Souk, sur lequel il fit graver une inscription (3) qui est, je crois, le seul monument épigraphique sur lequel figure le nom du célèbre corsaire Dragut :

.../...

-
- (1) Les Zouara sont les indigènes qui ont donné leur nom à l'oasis. Les Ouled-Sebaa et les Ouled-Chebel sont des Arabes de la branche des Mahmid, fraction des Debbab.
 - (2) Sur la topographie de Djerba, voir MONCHICOURT, ouvr. cité.
 - (3) Féraud donne le texte et la traduction de cette inscription d'après HOUDAS et BASSET. Epigraphie tunisienne (Bull. de Corresp. Africaine 1882, p. 196-198). - CH. MONCHICOURT (ouvr. cité, p. 147-148) l'a publiée et traduite plus exactement. L'inscription est aujourd'hui au Musée Alaoui, à Tunis.

بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ
صَلَّى اللّٰهُ عَلٰی سَیْدِنَا مُحَمَّدٍ وَآلِهِ
جَدِّدْ هَذَا الْقِصْطَیْمِلَ الْمُبَارَكِ نَصْرًا
فَتَاخَهُ عَنْ أَمْرِ مَوْلَانَا السُّلْطَانِ
أَبِي الْفَتْوحِ سَلِیْمَانَ بِوَسْطَةِ الْبَاشَا
أَبُو الْمَوَاهِبِ دَرْغُوْثَ عَنْ یَدِی
الْقَائِدِ الْمَكْرَمِ غَازِیْ مُصْطَفٰی بَكْ
سَنَةِ ثَمَانِیَّةٍ وَسَتِیْنِ وَتَسْعِ مِآئَةِ

= + = + =

" Au nom du Dieu clément et miséricordieux - que Dieu bénisse notre Seigneur Mohammed et sa famille."

" A restauré ce château béni - conquis avec l'aide de Dieu - selon l'ordre de notre maître le Sultan - le conquérant Soliman - par l'entremise du Pacha Dragut (le père des présents) - par les soins de l'honorable caïd Ghazi-Mustapha-Bey - en l'année 968 - (1560.)"

Dans les mains de Dragut, Tripoli était devenu pour les Turcs/^{ce} que Malte avec ses Chevaliers était pour les Chrétiens. Ses corsaires continuaient à écumer les mers. Dans l'intervalle des expéditions à l'intérieur contre les tribus arabes récalcitrantes ou pendant les loisirs que lui laissaient les travaux destinés à fortifier ou embellir sa résidence, il trouvait du charme à remonter sur son vaisseau pour reprendre le large à la recherche de nouvelles aventures. Pendant l'une de ces campagnes, de concert avec Mustapha-Pacha, il alla ensuite saccager la ville de Reggio, dans le canal de Messine, et en rapporta à Tripoli toute une population d'esclaves. Philippe II ressentit profondément les injures que l'audacieux pirate ne cessait d'infliger à toute la chrétienté. D'autre part, soit que Jean de la Valette, un grand maître de l'Ordre de Malte, eût l'intention de venger la région des mauvais traitements que Sinan et Dragut avaient fait éprouver au commandeur Vallier et à ses chevaliers, lors de la prise de Tripoli, soit qu'il voulût montrer aux Barbaresques que la dignité dont il était revêtu ne lui avait rien ôté de son courage, ou enfin que, prévoyant l'attaque prochaine du Sultan Soliman, il désirât en diminuer l'effet en le privant des secours que Dragut pourrait lui fournir, il forma le projet de reconquérir Tripoli. De la Valette pensait avec raison que, pour en finir avec les pirates qui infestaient la Méditerranée, il fallait les chasser de tous les ports qu'ils occupaient en Afrique et y établir des colonies européennes. Il est le premier qui ait eu à cet égard des idées nettes et précises. Il fit partager ses convictions à don Juan de la Cerda, duc de Medina Celi, vice-roi de Sicile, qui obtint en Décembre 1559 de Philippe II l'autorisation de s'emparer de Tripoli.

L'entreprise, retardée par quelques embarras, eut lieu l'année suivante. Elle avait pour chef de la Cerda, qu'enflammait un grand amour de gloire. L'armée était composée de trente bataillons d'infanterie espagnole, sous les ordres du général don Alvar de Sando, de trente-cinq bataillons italiens commandés par André de Gonzague et de quatorze compagnies allemandes ayant pour colonel Etienne Léonet. Il y avait encore deux compagnies

.../...

d'infanterie française, quatre cents chevaliers de Malte composant la cavalerie d'élite, six cents arquebusiers et l'artillerie dont le commandement était confié à Bernard d'Aldana; c'était plus de trente mille hommes de troupes de débarquement. Quant à la flotte, elle comptait vingt huit grands vaisseaux de charge, quatorze de moindre dimension et cinquante galères, le tout sous les ordres de Jean-André Doria, neveu et lieutenant du viril amiral.

Dans le nombre de ces galères, quatre étaient au pape, quatre au grand-duc de Toscane, cinq à l'Ordre de Malte, ayant pour commandants respectifs Anguillara, Nicolas Gentile et Tessières, général des galères de la Religion. On embarqua des vivres pour quatre mois. Tripoli était le but de l'expédition, car là était la résidence, ou plutôt le repaire de Dragut, mais toutes ces troupes et tous ces vaisseaux devaient être anéantis à Djerba. Une foule d'incidents semblaient présager ce désastre. Le grand-maître de Malte, ayant envoyé deux frégates à la découverte, l'une d'elles fut prise par les corsaires de Dragut, qui obtint par cette voie des renseignements détaillés sur les préparatifs dirigés contre lui et se mit en mesure d'y faire face en réclamant aussitôt des secours à Constantinople.

À Messine et à Syracuse, les maladies, les querelles et les mutineries des soldats causèrent de grands embarras au vice-roi. Enfin, il partit et fut accueilli en mer par des vents contraires; ayant relâché à Malte, il constata qu'il lui manquait trois mille hommes, et il envoya chercher de nouvelles recrues en Sicile et à Naples. Ayant donné rendez-vous à tous les bâtiments de la flotte aux sèches de Palo (1), entre Djerba et Tripoli, il appareilla de nouveau le samedi 10 Février 1560, et ne tarda point à être derechef contrarié par les vents, en sorte qu'arrivé aux sèches des Kerkennah, il put craindre qu'une partie de ses navires n'eût été obligée de retourner à Malte; cependant, ayant continué de suivre la côte vers Djerba, il les aperçut le mardi au point du jour, mouillés près de cette île, dans un endroit où ils ne pouvaient déramer; il leur envoya ordre de poursuivre leur route jusqu'aux sèches de Palo ainsi qu'il était convenu. Toutefois, comme ces galères manquaient d'eau, parce qu'au départ de Malte elles avaient donné une partie de la leur aux navires de charge, il aurait voulu atterrir à la Roquetta (2), sur la côte orientale de Djerba, pour y faire de l'eau; mais le temps fut si orageux et si mauvais qu'il fallut s'aller réfugier dans l'après-midi au pied de la tour du canal d'El-Kantara en côtoyant les rivages de l'île, où l'on aperçut une quarantaine de cavaliers maures.

À l'entrée du canal, on trouva deux navires d'Alexandrie, chargés de blé et d'autres denrées du même genre, qui furent prises et distribuées à la flotte. Le jour suivant, on revint au point du jour à la Roquetta et

.../...

(1) Sur les sèches ou hauts-fonds de Palo, voir CH. MONCHICOURT, ouvr. cité, p. 80 et 98-99. Ces bancs se trouvaient entre Zouara et la frontière actuelle de la Tunisie.

(2) Au Sud du Ras Taguermès, près du puits de Sidi-Garous (MONCHICOURT, p. 97 et fig. III et IV, p.32).

le duc descendit à terre avec tout son monde pour faire de l'eau. Il établit aussitôt un escadron sur une petite hauteur à cent pas de la mer et plaça des détachements d'arquebusiers où cela parut le plus nécessaire. Les troupes débarquées ne formaient guère que trois mille hommes, parce qu'il manquait deux galiotes portant plus de monde, ainsi que le galion de Fernando de Segura où il y avait deux ou trois compagnies d'infanterie. Pendant que le duc faisait provision d'eau, les Maures commencèrent à se montrer entre les palmiers et ils s'avancèrent vers les chrétiens en poussant des cris, suivant leur usage. Le duc avait ordonné de ne pas engager d'escarmouche avant que l'on eût achevé de faire de l'eau. Mais les Maures s'approchèrent tellement que les troupes furent obligées de tirer; les Maures en firent autant et l'escarmouche devint si sérieuse, que don Alvar de Sande se vit dans la nécessité d'aller dégager les soldats et que le duc s'avança lui-même avec tout l'escadron pour le soutenir à plus de quatre cent pas sur ses derrières. Sans cette précaution, il aurait pu y avoir ce jour-là quelque désordre, car, bien que d'abord les ennemis ne se montrassent pas très nombreux, on en vit paraître le soir une masse assez considérable avec beaucoup de fusiliers. On apprit depuis que Dragut se trouvait dans l'île avec mille Turcs, dont deux cents cavaliers, et plus de dix mille Maures: ce qu'il était du reste facile de reconnaître à leur manière d'attaquer et de ne laisser aucun point de l'escadron des chrétiens que la cavalerie n'essayât d'entamer. Mais toutes les précautions étaient si bien prises qu'il n'y avait pas un seul endroit où ils ne trouvassent une ferme résistance. L'escarmouche ayant duré sept heures, il était déjà tard quand on acheva la provision d'eau et que le duc fit retirer les troupes. L'escadron fit alors volte-face en bon ordre, changeant l'avant-garde en arrière-garde et conservant en queue les détachements d'arquebusiers avec Alvar de Sando jusqu'à ce qu'on fût arrivé au bord de la mer, toujours poursuivis par les ennemis qui tiraient au gros de la troupe et y tuèrent ou blessèrent quelques hommes. On perdit ce jour-là sept soldats, et il y en eut trente de blessés; les ennemis eurent plus de cent cinquante hommes tant tués que blessés. Alvar de Sando reçut un coup de feu au dessus de l'aine, mais la blessure ne fut pas dangereuse: toute la troupe fut rembarquée dans le même ordre et dans la nuit le duc partit pour la sèche de Palo.

Le lendemain arrivèrent à la Roquette huit galères qui n'avaient pu quitter Malte aussi tôt que les autres: c'étaient les quatre du grand-duc de Toscane, la patronne de Sicile, la patronne de Jean-André Doria et les deux du prince de Monaco. Quelques officiers débarquèrent avec leurs troupes pour faire de l'eau, mais la discorde se mit parmi eux pour savoir lequel commanderait et ils se gouvernèrent si mal que, comme toute l'île était en fermentation et que les Maures désiraient se venger des pertes qu'ils avaient subies, ceux-ci attendirent le moment où la majeure partie des troupes étaient embarquées et où les galères avaient déjà tourné la proue vers le large pour se jeter sur ceux qui restaient encore à terre et dont ils tuèrent et firent prisonniers quatre vingt, entre autres cinq capitaines espagnols. Ayant bientôt après envoyé prendre langue à Djerba, on sut que Dragut s'était trouvé à cette affaire, qu'il avait été appelé dans l'île par les habitants révoltés contre leur cheikh, le petit-fils du cheikh Sliman, lequel avait été battu; que Dragut avait ensuite quitté l'île, en laissant la garde du château à ses Turcs, et qu'ayant atteint Tripoli avec quelques bâtiments qu'il avait à Djerba, il

commençait à interrompre l'arrivée des vivres de Sicile et avait pris plusieurs caïques aux chrétiens. Le duc, alors, considérant que le temps était très mauvais et qu'on ne pouvait rester avec la flotte sur les côtes de Tripoli, que d'ailleurs Jean-André Doria était très malade, que la santé des troupes éprouvait de jour en jour de plus rudes atteintes, de telle sorte qu'il avait déjà fallu jeter à la mer deux mille morts, qu'il manquait encore six gros vaisseaux par lesquels devaient arriver beaucoup de vivres, de munitions et de troupes, qu'on n'avait non plus aucune nouvelle du roi de Kairouan, sur qui l'on comptait beaucoup pour cette entreprise, mais qui, après avoir longtemps attendu en ces parages sans voir arriver la flotte, était retourné dans ses Etats; considérant en outre qu'on ne pouvait en cette saison aller vers Tripoli sans péril manifeste; après en avoir délibéré en conseil, le vice-roi se détermina à poursuivre l'expédition contre Djerba, qui se trouvait à portée et d'abandonner pour le moment celle de Tripoli jusqu'à ce que le beau temps fût revenu.

Cette résolution prise, on s'entendit avec quelques cheikhs des Mahmid qui étaient venus en amis et on les engagea moyennant salaire à servir contre Dragut avec quatre ou cinq cents cavaliers, soit qu'on leur donnât à garder le passage de Djerba, soit qu'on les envoyât autre part. La flotte mit donc à la voile le 2 mars au matin, et le soir même elle vint atterrir devant le château de Djerba, au milieu des sèches, où elle resta quatre jours sans pouvoir débarquer à cause d'un vent très violent qui s'éleva. Lorsqu'il eut cessé, on reconnut le point favorable pour le débarquement et les troupes mirent pied à terre à environ deux lieues à l'Ouest du château près de la tour de Valgarnera (Gigir)(1) au pied de laquelle se trouvaient quelques puits et des mares d'eau de pluie. Afin que les troupes ne fussent pas obligées de marcher dans l'eau, on construisit sur les sèches quelques estacades en bois où venaient s'arrêter les chaloupes et bateaux; de sorte que, le 7 mars à midi, les escadrons étaient formés par nations, les chevaliers de Malte se plaçant avec les Allemands. On n'aperçut ce jour-là aucun guerrier maure, sauf deux envoyés du cheikh Messaoud, nouveau cheikh de Djerba, annonçant qu'il était fraîchement arrivé de la Goulette, que les Maures l'avaient accepté pour seigneur et que les Turcs lui avaient livré le château; qu'au surplus il était tout disposé à servir le roi don Philippe, pourvu que le duc fit rembarquer ses troupes et se rendit à la Roquette, pour continuer son expédition contre Tripoli, promettant de son côté de l'aider contre Dragut avec les gens de l'île, et de lui fournir des vivres comme à un ami. Le vice-roi lui fit répondre qu'il regrettait de n'avoir pas su cela avant d'avoir débarqué ses troupes, parce qu'il eût fait en sorte de lui complaire, mais que son monde était déjà à terre et qu'il avait le projet de gagner un autre gîte plus voisin afin de trouver de l'eau, dont il y avait disette en cet endroit; qu'arrivé là il pourrait conférer avec lui et traiter d'affaires. Mais, dans la nuit, deux esclaves chrétiens qui étaient parvenus à s'échapper vinrent trouver le vice-roi et lui apprirent que les Turcs de Dragut et les Maures du bourg voisin méditaient une attaque pour le lendemain. Sur cet avis, l'armée se mit en marche en bon ordre et se tint sur ses gardes. Alvar de Sando prit les devants pour choisir la position du camp. Les chevaliers de Malte avec 2.000 hommes Français et Allemands formaient l'avant-garde, 3.000 Italiens le centre, et 3.000 Espagnols l'arrière-garde. On se dirigea ainsi vers Adroum (1), où il y avait douze ou treize puits et qui est situé à cinq milles de Gigir et deux milles du château de Djerba.

.../...

(1) Oratoire de Sidi-Salem-Adroum, marabout en odeur de sainteté dont la mémoire est encore l'objet d'une grande vénération chez les Djerbiens. (CH. MONCHICOURT, p. 102).

A un mille avant que d'y être parvenu, le duc reçut deux autres envoyés du cheikh qui lui faisaient témoigner le désir de le venir trouver; sur quoi le duc lui fit répondre d'attendre qu'il fût arrivé à la station, où l'entrevue se ferait plus commodément. L'armée ayant gagné son gîte, le duc alla reconnaître les puits et les trouvant comblés, les fit nettoyer. Bientôt les deux mêmes Maures revinrent en grande hâte lui demander ses ordres, parce que le cheikh désirait se rendre auprès de lui; il leur répondit qu'il fallait encore attendre que les logements fussent faits afin de le recevoir convenablement. Mais le cheikh lui dépêcha une nouvelle ambassade pour prier le duc de le venir voir ou de trouver bon qu'ils vinssent à la rencontre l'un de l'autre avec deux ou trois cavaliers. Le duc de Medina-Celi fit répondre que, puisque le cheikh se disait le serviteur du roi d'Espagne, il pourrait en agir comme il l'entendrait et qu'il serait toujours bien reçu; que, s'il ne venait point, le duc irait le voir le lendemain au château, sur quoi il congédia les deux Maures.

Ceux-ci avaient à peine atteint un bosquet de palmier, situé à environ un demi-mille, qu'ils se mirent à pousser de grands cris suivant leur coutume et de nombreuses troupes musulmanes qui étaient en embuscade s'étant déployées, présentèrent une ligne de bataille disposée en forme de croissant. Ne pouvant alors conserver aucun doute sur la perfidie du cheikh, qui voulait profiter de la fatigue et de la soif des chrétiens pour en avoir bon marché, le duc de Medina-Celi rangea aussitôt son monde en bataille dans l'ordre suivant : l'armée était en marche le long du rivage qu'elle suivait d'Ouest en Est à travers une grande plaine unie, ayant à gauche la mer et à droite des palmiers qui se prolongeaient jusqu'à un mille de la halte où ils se formaient en demi-cercle pour aller rejoindre la mer. L'avant-garde, composée, comme nous l'avons dit, des chevaliers de Malte, des Français et des Allemands, était munie de quelques pièces de campagne; les Italiens venaient ensuite avec deux pièces et les Espagnols avaient encore trois pièces. Sur le bord de la mer, à un demi-mille de distance en avant et à gauche des escadrons, marchait le maître de camp Louis Osorio avec soixante arquebusiers partagés en trois pelotons, et sur la droite, pareil nombre d'arquebusiers conduits par le maître de camp Baraona, en sorte que ces deux détachements garnissaient le flanc de tous les escadrons. Aussitôt que le signal fut donné, l'avant-garde s'arrêta auprès des puits, les Italiens se rangèrent à gauche, les Espagnols à droite, et les pelotons d'arquebusiers qui flanquaient les deux premiers corps se réunirent un peu en avant de ceux qui flanquaient le dernier corps. A main gauche, vers la mer, s'allongeait une chaîne de rochers peu élevés, et d'espace en espace quelques collines s'étendant jusqu'à mi-chemin du château. Sur l'une de ces collines s'établit Osorio avec le corps qu'il commandait. Les troupes étant ainsi disposées, les Maures s'avancèrent en jetant de grands cris et en tirant des coups de fusils. Mais, comme le duc avait défendu de tirer sur eux ni d'engager l'escarmouche sans ordre exprès, attendu que son intention était simplement de chasser les Turcs de l'île, et non de faire la guerre aux habitants, les arquebusiers de l'avant-garde lui envoyèrent dire que les Maures s'avançaient en tirant et qu'ils attendaient ses ordres sur ce qu'ils avaient à faire. Le duc leur fit dire que si l'on tirait sur eux, ils rispostassent, de sorte que l'escarmouche commença à s'échauffer.

.../...

Les Maures, qui, ce jour-là, étaient, autant qu'on en put juger, dix à douze mille hommes, attaquèrent avec tant de furie l'aile placée du côté de la mer, que les soldats cédèrent le terrain peu à peu, laissant sur place quelques morts ou blessés, tout en faisant éprouver aux ennemis une perte plus considérable. Les Maures, se ralliant bientôt, chargèrent les deux ailes avec tant d'impétuosité et de résolution qu'ils excitèrent l'admiration des vieux soldats espagnols témoins de l'action, lesquels disaient que bien des fois ils avaient vu combattre les Maures, mais que jamais ils n'avaient vu de leur part une attaque aussi vigoureuse que celle-là. A l'aile droite, ils forcèrent le peloton à se replier sur le corps d'armée, et à la gauche ils repoussèrent les quarante arquebusiers dispersés sur la colline jusqu'à celle où était Osorio, lequel tint ferme et obligea les Maures à se retirer avec perte; il y eut même des soldats qui les poursuivirent à quelque distance jusqu'à ce que les officiers les rappelassent dans la crainte de quelque désordre. Dans cette charge, les Maures perdirent beaucoup de monde, et il y eut également quelques chrétiens tués ou blessés. (1)

Les ennemis s'étant donc retirés, les escadrons qui avançaient toujours en épaulant les arquebusiers, arrivèrent en bon ordre à leur gîte, ainsi que le duc avait résolu de le faire ce jour-là. Le lendemain, on entoura le camp de retranchements, parce que les galères n'ayant pas fait aiguade depuis plusieurs jours, on manquait d'eau, et il fallait leur donner du monde pour aller en faire, puis attendre leur retour afin de se porter en avant tous ensemble. L'eau se fit à la Roquetta sans obstacle, la troupe envoyée pour protéger cette opération étant sortie en bon ordre, sous la conduite de Sanche de Leyva, qui avait avec lui les capitaines Gogliazos et Hercule de Médicis. Ces circonstances firent que l'armée garda sa position jusqu'au dix mars, ce qui permit aux troupes de se reposer de leurs fatigues.

Ce jour-là, un Maure vint dire au duc que, s'il voulait la paix, il l'aurait, pourvu qu'il n'avancât point jusqu'au château, sans quoi on le regarderait comme ennemi. Le duc répondit qu'il ne voulait entendre parler de rien sans le château, et le onze mars de grand matin, il leva le camp. Les troupes étaient déjà sorties de leurs quartiers et marchaient en bataille à la rencontre des ennemis, quand revinrent deux ambassadeurs de la part du cheikh et des Djerbiens pour dire qu'on rendrait le château et qu'on se soumettrait à payer au roi d'Espagne le même tribut que l'on payait aux Turcs; moyennant quoi on leur laisserait le temps d'emmener leurs femmes et leurs enfants et d'emporter leurs effets et que le lendemain on viendrait occuper la place aussitôt qu'ils l'auraient évacuée. (1*)

.../...

(1) La chronique indigène dit que cette bataille eut lieu sur le terrain nommé Bou-Melal, non loin de Sidi-Salem Adroum. Bou-Melal, non loin de Sidi-Salem Adroum, Bou-Melal en langue berbère signifie l'endroit blanc, aride, sablonneux (note de Féraud) (V. BOSSOUTROT, Documents musulmans pour servir à une histoire de Djerba (Revue Tunisienne, 1903, X, p. 51) Bou-Melal est à 1 kilomètre à l'O, d'Houmt-es-Souk).

(1*) La convention fut conclue entre El-Mansour, fils d'un renégat qui avait été caïd en Biscaye, et Balthasar Gago, Portugais qui savait la langue du pays.

Le duc accepta ces propositions et, le jour suivant, les mêmes Maures étant venus annoncer que le château était libre, le duc envoya le maître de camp Michel Baraona avec Jérôme de la Cerda et Etienne Monreale, à la tête de trois compagnies d'infanterie espagnole, pour en prendre possession. Le duc alla ensuite le reconnaître en personne, laissant en arrière l'armée qui ne put y arriver avant le mardi 19 Mars, à cause des grandes pluies qui tombèrent ce jour-là.

Après avoir reconnu la position de la place et ses défenses naturelles, le duc donna ordre de travailler aux fortifications pour maintenir dans le devoir les Maures de l'île et enlever aux Turcs un port d'où ils portaient si grand dommage à la chrétienté. Le cheikh s'obligea à fournir les fascines, la chaux et tous les matériaux nécessaires, témoignant beaucoup d'empressement et de satisfaction de ce qu'on mit la forteresse en état de ne rien craindre de la flotte turque. On se mit incontinent à l'oeuvre, d'après les plans d'Antoine Conte, le plus habile ingénieur de son temps, et pour plus de célérité on répartit les travaux entre les diverses nations.

André Doria, avec les gens de ses galères, se chargea de la construction du bastion regardant le Sud-Ouest, le duc de Médina-Celi avec les Espagnols entreprit celui du midi, André de Gonzague avec les Italiens celui de l'Est, enfin le général de Tessières avec les chevaliers de Malte, les troupes de la Religion et les Français eut pour son lot le bastion de l'Ouest.

Dans l'intervalle arrivèrent les recrues que le vice-roi avait fait lever à Malte et qui renforcèrent de mille soldats la garnison sous les ordres de Baraona. Le 5 Mai, jour fixé pour recevoir l'hommage du cheikh, on le vit arriver avec une nombreuse suite à l'endroit désigné pour la cérémonie. Il rendit l'étendard vert de Dragut et éleva trois fois la bannière d'Espagne en prêtant serment d'obéissance, et s'obligeant à payer un tribut annuel de six mille écus d'or, un chameau, quatre autruches, quatre faucons et quatre gazelles (1). Peu après arriva aussi Sidi-Mohammed-Arafa, le marabout souverain de Ksirouan, avec huit cavaliers seulement, ayant laissé son armée sur le continent. Il venait assurer le duc de Medina-Celi de sa fidélité au roi d'Espagne: on lui rendit de grands honneurs et on le logea auprès du vice-roi, ainsi que le prince tunisien Mohammed-ben-Hamida, son gendre, qui l'accompagnait.

.../...

(1) La chronique de Djerba relate que le cheikh Messaoud-ben-Cheikh-Salah Semoumni fit en effet abandon de l'île en s'engageant en outre à payer cinquante mille dinars d'or aux chrétiens. Mais, avant d'avoir achevé le paiement de cette somme, il s'enfuit à Tripoli et la flotte turque arriva à Djerba quelques jours après pour en chasser les chrétiens. Il est probable qu'avisé de l'expédition turque, il voulut ne pas se compromettre davantage. Mais Dragut le mit à mort.

Pendant que ces derniers événements se passaient à Djerba. Dragut avait eu le temps d'informer Constantinople du grand danger qui le menaçait. Son ancien compagnon, le corsaire Euldj-Ali-el-Forlas, était allé lui-même réclamer les secours les plus prompts. Il avait été entendu. En huit jours, on eut armé soixante fortes galères, montées chacune de cent janissaires de choix. Elles quittèrent les Dardanelles sous les ordres de Pir-Ali-Pacha (Piali), qui fut chargé de cette expédition et se rendirent à Navarin d'où elles repartirent le 1er mai. Le grand-maître avait fait déjà prévenir le duc de Medina-Celi que quarante galères allaient se mettre en mer et seraient bientôt suivies du reste de la flotte ottomane.

Doria, retenu au lit par la maladie, fut d'autant plus affligé de ces nouvelles que Dragut allait se trouver ainsi à la tête de forces navales très supérieures à celles des chrétiens, et il demanda au vice-roi de lui fournir des troupes pour aller battre la flotte turque avant sa jonction avec celle des pirates; mais La Cerda, tout entier à son établissement de Djerba auquel il avait la vanité d'attacher son nom, ne voulait point abandonner les ouvrages commencés. Il envoya même le vicomte de Sicala avec douze galères chercher en Sicile de l'argent et des vivres. D'un autre côté, le vice-roi de Naples lui fit redemander ses troupes espagnoles et le grand-maître réclama ses galères. Doria, toujours malade, renouvela néanmoins ses instances, conseillant de se retirer pendant qu'il en était temps encore, mais l'entêtement et l'orgueil du chef ne tinrent aucun compte des sages avis de ses inférieurs et il laissa échapper l'occasion d'éviter le désastre.

Un aviso maltais vint annoncer que quatre-vingts galères turques avaient paru le 7 Mai en vue de Gozzo. Doria envoya aussitôt au duc de Medina-Celi le commandeur Bernard de Guimaran pour le presser de monter sur la flotte et d'aller prendre Tripoli avant l'arrivée de celle des Turcs; le conseil fut assemblé; Sanche de Leyva et Berenger de Requesens, généraux des galères de Naples et de Sicile, y furent appelés, ainsi que Scipion Doria et le vicomte de Sicala. Après de longues discussions, il fut résolu que le vice-roi ne quitterait Djerba qu'avec l'armée, ainsi qu'il l'avait promis à ses soldats, et que Jean-André Doria, hors deux galères, irait à la découverte, sauf à revenir à Djerba pour embarquer les troupes si l'ennemi n'était point en vue. Quelque contrarié qu'il fût d'une telle résolution, l'intrépide marin obéit en s'écriant que c'était vouloir la perte de la flotte.

Piali-Pacha s'était porté de Gozzo à Lampedouse, où le mauvais temps le retint deux jours, puis il gagna Kerkennah en essayant une bourrasque. De là, il envoya deux galiotes à Sfax pour avoir des nouvelles de l'expédition chrétienne et il apprit ainsi, dit Marmol, qu'après s'être emparé du château de Djerba, elle s'occupait de le fortifier, qu'elle avait mis à terre douze mille hommes de toutes nations et qu'elle disposait de cinquante trois galères et trente sept bâtiments de transport.

Sur ces nouvelles, la flotte turque partit de Kerkennah en grand émoi, faisant marcher en avant Euldj-Ali et Kara-Mustapha avec deux galères pour aller à la découverte. Les deux corsaires étant en vue de Djerba, leurs vigies signalèrent des galères chrétiennes à la voile et supposant qu'elles arrivaient sur eux, ils coururent prévenir le Pacha que la flotte chrétienne paraissait.

.../...

C'étaient en réalité quelques galères qui étaient allées faire de l'eau à la Roquetta et qui revenaient au château. Les Turcs gagnèrent le large pour les laisser passer et ils allèrent ensuite sans avoir été aperçus jeter l'ancre à la Roquetta, où ils restèrent toute la nuit.

Le lendemain, au point du jour, ils découvrirent la flotte chrétienne cinglant vers le large en luttant contre les vents. Les Turcs au contraire, profitant de l'avantage du vent, arrivaient à pleines voiles. A cette vue, les chrétiens s'effraient et ne sachant que résoudre, prennent enfin le parti de s'échouer sur la côte; la plus grande partie des équipages se noya en voulant se sauver à la nage; puis gagnèrent terre, beaucoup furent faits prisonniers. Doria, abandonnant la capitane enfoncée dans le sable, atteignit la terre sur un bâtiment marchand.

Ce fut alors une vraie déroute. Les galères de Malte qui étaient au mouillage coupèrent leurs cables et se sauvèrent grâce à l'habileté du pilote maltais Thomas Cassia. Le reste des bâtiments manoeuvra chacun pour son compte sans attendre aucun ordre, sans reconnaître aucun chef (1).

Piali-Pacha fit deux divisions de sa flotte; il envoya l'une d'elle à la poursuite des navires qui fuyaient et attaqua avec l'autre ceux qui étaient restés au mouillage. Il y eut dix-neuf galères prises et quatorze transports, pour la plupart chargés de malades. Le nombre des prisonniers s'éleva à cinq milles. Parmi eux figuraient Diego Hernando, évêque de Majorque, qui s'était chargé du service de santé aux ambulances avec un dévouement tout évangélique, Sanche de Leyva, Berenger de Requesens, Gaston de la Cerda, fils du vice-roi, Anguillara, commandant des galères du Pape, Bernard d'Aldanà, commandant l'artillerie et nombre d'autres personnages distingués. Le vice-roi s'était d'abord retiré au château. Doria était outré de colère. Medina-Celi alla le trouver, reconnut sa faute et lui demanda conseil. L'amiral répondit que c'était au commandant des troupes de terre à aviser, que, quant à lui, général des galères, il allait passer à Messine sur quelque bâtiment léger pour aller recueillir les débris de la flotte. Le vice-roi se détermina à en faire autant, laissant dans le château cinq mille hommes, tant Italiens que Français et Espagnols, avec quelques escadrons de cavalerie légère sous le commandement d'Alvar de Sando, qui s'était offert pour cette périlleuse mission. Medina-Celi partit donc avec Doria et le reste de ses officiers sur sept frégates légères, promettant à Sando un prompt envoi de secours, secours qui n'arriva jamais et dont l'absence occasionna un autre désastre.

La flotte des Turcs, que Dragut avait rejointe avec onze galères portant des troupes de cavaliers levés dans le pays de Tripoli, arriva à Djerba et débarqua les soldats, ainsi que son artillerie, près de la Roquetta; de là, ils vinrent mettre le siège devant le château qui, pendant trois mois, fut vigoureusement battu en brèche par dix-huit pièces de canon et eut à soutenir plusieurs assauts.

.../...

(1) MIEGE, Histoire de Malte, Paris, 1841, t. II, p. 153.

Il y eut plusieurs engagements, dont un très remarquable. Les Turcs avaient réuni toutes les barques de leur flotte pour venir attaquer neuf galères qui avaient échappé au désastre et qui s'étaient réfugiées sous le fort; mais, en s'approchant, ils s'aperçurent que les chrétiens avaient placé à l'avant et à l'entour des galères de nombreuses poutres enchaînées les unes aux autres qui les empêchaient d'avancer, et ils ne pouvaient non plus reculer sans être foudroyés par l'artillerie et la mousqueterie des galères et du fort, en sorte qu'ils perdirent au milieu de cette confusion plus de mille hommes, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de raïs ou capitaines marins, et d'autres personnages d'importance. Ils ne parvinrent à se retirer qu'en abandonnant un grand nombre de leurs barques qui furent coulées à fond. Une autre fois, le 7 Juin, les chrétiens, dans une sortie, pénétrèrent dans les retranchements des Turcs, saccagèrent leurs tentes et leur tuèrent beaucoup de monde. Mais Euldj-Ali accourut avec du renfort et les força à la retraite.

Chaque jour l'eau et les vivres diminuaient dans le château; comme l'eau douce finit par manquer et qu'il y avait à portée du bois en abondance provenant du bris des navires, don Alvar fit distiller l'eau de mer pour la rendre potable. Mais cet expédient ne pouvait en procurer beaucoup; aussi les assiégés souffrirent-ils horriblement. Cela ne les empêcha pas de faire un tel mal à l'ennemi que les Turcs, fatigués de l'inutilité de leurs efforts pour emporter la place de vive force, convertirent le siège en blocus. Cependant, manquant absolument d'eau et de vivres, beaucoup de soldats périrent de misère, d'autres allèrent se rendre à l'ennemi. Réduit à cette extrémité, voyant la plus grande partie de son artillerie démontée, n'ayant presque plus de munitions, les secours promis par le vice-roi n'arrivant pas. Alvar de Sando prit une résolution héroïque; il proposa aux soldats qui lui restaient encore d'aller mourir les armes à la main dans le camp des Turcs. Ce parti fut adopté par le plus grand nombre. Vers le milieu de la nuit, ces braves effectuèrent une sortie qui devait être la dernière. Ils firent d'abord un grand carnage des Turcs surpris; mais, bientôt, acculés au bord de la mer et accablés sous le nombre, ils furent tous abattus à coups de cimeterre.

Sando, tout criblé de blessures, survit seul à ses compagnons; il saute à bord d'un navire ensablé, s'adosse à son bordage et, l'épée à la main, attend bravement la mort. Les assaillants envahissent aussitôt le pont du navire, entourent le valeureux officier et l'exhortent à cesser une lutte désormais inutile. Les officiers turcs, pleins d'admiration pour son courage, défendirent de tirer plus longtemps sur lui. Alors un renégat génois s'approcha et lui demanda courtoisement son épée. Sando répondit qu'il ne la remettrait qu'au Pacha lui-même. Tout couvert de son sang et de celui des ennemis qu'il avait immolés, il s'avança vers les Turcs dont les rangs s'ouvrirent devant lui. Piali-Pacha reçut son épée avec respect et eut pour son vaillant prisonnier les égards que les hommes de sa nation ont rarement accordés au courage malheureux.

Le lendemain, au lever du jour, ce qui restait dans le château se décida, malgré l'opposition de quelques-uns, à entrer en pourparlers avec le Pacha et à lui offrir de capituler à des conditions honorables. Mais le Pacha ne voulut leur promettre que la vie sauve et ils durent se rendre aux Turcs en même temps que la forteresse. Tous devenaient esclaves et les fortifications de la place étaient entièrement rasées, à l'exception de la vieille tour.

.../...

La flotte turque, laissant à Djerba Dragut avec ses troupes, fit voile pour Tripoli, et de là, vers Constantinople, emmenant prisonnier Alvar de Sando, ainsi que Sanche de Leyva et Berenger de Requesens, qui avaient été pris dans le combat naval, avec beaucoup d'autres chevaliers et soldats. Le Pacha rentra ainsi triomphant à Constantinople. Don Alvar de Sando fut délivré et rendu à la liberté par les soins de l'ambassadeur de France à Constantinople ainsi que l'a raconté Brantôme (1) :

" Les Espagnols ont eu en grande estime don Alvaro de Sando, lequel de son temps a été réputé pour un fort brave, vaillant et digne mestre de camp et fort politique, grand et sévère justicier, s'acquittant de cet état toujours fort dignement quasi en toutes les guerres de l'empereur, en Italie, en Piémont, en Barbarie, en France, au camp de Saint-Dizier, bref en une infinité de lieux et principalement en la bataille des protestants (Mühlberg) où il fut estimé avoir été un des plus sûrs et principaux instruments à aider à gagner la bataille avec son infanterie, très bien commandée et conduite par lui. Il nous fit aussi la guerre en Piémont et Toscane, ayant en tête M. de Montluc qui ne lui fit pas grand peur, tant tous deux étaient égaux en valeur.

Il fit aussi très bien à la bataille de Zerbi (Djerba) en juin 1560, là où en combattant vaillamment il fut pris et mené à Constantinople en signe de triomphe et présenté au grand Soliman qui le fit garder fort sérieusement et étroitement en faisant serment sur son grand Dieu Mahom qu'il ne lui ferait jamais plus la guerre et qu'il vieillirait et mourrait en prison, sans le vouloir jamais mettre à rançon, car il savait bien que le roi d'Espagne, son maître, le rachèterait de beaucoup. Enfin Philippe II, voyant que, pour ce ni-argent, il ne le pourrait faire rançonner ni avoir, envoya prier avec grande supplication le roi Charles son beau et bon frère par le moyen de cette bonne reine d'Espagne (fille de François 1er et soeur de Charles IX.) d'envoyer une ambassade vers le Grand-Seigneur pour le lui demander et le lui donner. Dont le roi (comme je le vis étant lors à la cour) épêcha aussitôt M. le chevalier Salviati, chevalier de Malte, qui a été depuis premier écuyer de la reine de Navarre, homme fort digne pour cette charge et fort habile, qui en fit l'ambassade avec danger de sa vie pour tant qu'il courut par les chemins, me dit-il à son retour. Le Grand-Seigneur, du commencement, en fit un peu de refus, à ce qu'il me dit, mais, vaincu par prières du roi, il ne l'en voulut refuser et le lui accorda pour la première demande qu'il lui avait faite parce que c'était son avènement à la couronne. Par ainsi le dit chevalier s'en retourna libre avec son prisonnier, qui ne pensait rien moins à cela devoir à notre roi sa vie et sa liberté. Aussi le Grand-Seigneur l'offrit-il à Sa Majesté par le dit chevalier. Depuis, le Roi son maître l'envoya vice-roi à Oran en Barbarie, où il a fini ses jours fort vieux et cassé, s'étant acquitté aussi honorablement de cette charge comme il avait fait de toutes les autres."

Dans sa jeunesse, Dragut avait sans doute entendu raconter les phases de la guerre du sultan Soliman en 1526 contre la Hongrie et du trophée de deux mille têtes de vaincus placées en pyramide devant sa tente. A proximité du château, sur le théâtre même de l'exploit accompli, le corsaire construisit lui aussi un affreux monument pour constater la victoire et la rappeler aux générations futures. Sur quelques assises de

.../...

(1) BRANTÔME, Oeuvres complètes, édition Lalanne, I, p. 326-328.

pierres, il éleva une pyramide composée de crânes et d'ossements ennemis, engagés dans la maçonnerie, que les indigènes nommaient Bordj-el-Menara (le phare) (1).

Le monument consacrant le massacre des chrétiens achevé. Dragut plaça non loin de là sur le bord de la mer le cimetière des héros de l'islam. Tous ceux d'entre eux qui avaient succombé dans la lutte eurent leur place au tombeau des Modjabidin (martyrs de la guerre sainte). Le caïd Ghazi-Mustapha-Bey, que nous avons vu plus haut restaurer le château de Djerba, était de ce nombre, Dragut, n'ayant plus rien à faire à Djerba, alla avec ses galères tenter une descente à Gozzo, mais le grand-maître de la Valette le força à la retraite.

Une période de cinq années environ s'écoule sans qu'aucun événement remarquable soit enregistré dans les annales du pays. Mais, au bout de ce temps, la lutte recommence plus acharnée que jamais. Le Penon de Velez, forteresse sur la côte marocaine occupée par les Turcs, était enlevé par les chevaliers de Malte. Presque en même temps, les galères de la Religion capturaient un gros galion chargé de riches marchandises d'Orient appartenant au chef des eunuques et aux odalisques du Grand-Seigneur. Les deux événements produisirent à Constantinople une vive impression et dès ce moment le sultan Soliman jura la perte de Malte.

Les forces turques, qui, en 1565, parurent devant la résidence des Chevaliers, se composaient de cent cinquante vaisseaux et de trente mille hommes de débarquement. Nous n'entrerons dans aucun détail sur ce siège mémorable où le grand-maître la Valette (1*) déploya toute sa valeur et son

.../...

(1) La chronique de Djerba dit que les crânes, les os des bras et des jambes servirent à cette construction. Elle avait 25 à 30 pieds de haut; sur environ 130 pieds de tour. La pyramide n'avait plus en l'an 1800 sa forme régulière; les voyageurs lui trouvaient l'aspect d'une bouteille; plus tard, c'était la forme affaissée que les pâtisseries donnent à leurs brioches; les crânes engagés dans la maçonnerie n'étaient plus visibles que sur l'une des faces. "Cet abominable ossuaire, dit A. ROUSSEAU (Annales Tunisiennes, p. 2 disparut en 1846. M. de Lagau, alors consul général de France à Tunis, et Monseigneur de Rosalia, préfet apostolique à la même résidence, en demandèrent la démolition au Bey régnant et l'obtinrent. Inutile de dire que ces glorieux débris ont été soigneusement recueillis par le digne prélat, et qu'ils ont été réunis dans une commune et convenable sépulture." (Note de Féraud). (En réalité, c'est en 1848 que le Bey Ahmed ordonna la disparition de la tour des crânes; les ossements furent transférés au cimetière catholique. En 1906, un petit obélisque de pierre fut élevé avec cette inscription: Emplacement de la tour des Crânes 1560-1848. Pour ce qui concerne l'histoire de ce macabre trophée, voir CH. MONCHICOURT, ouvr. cité, p. 152-164).

(1*) Prière Jean de la Valette-Parisot, né en 1494, mort en 1568, "Français en tout de nation et Gascon", dit BRANTÔME.

intelligence. La côte barbaresque avait fourni son contingent dans cette guerre de religion. Le corsaire Euldj-Ali amena ses forbans. Dragut-Pacha, parti de Tripoli avec treize galères portant 1.300 hommes et dix galiotes avec 800 soldats, arriva le 2 juin (2). Hassan, pacha d'Alger, amena 2.500 hommes d'élite. Fils de Barberousse et gendre de Dragut, Hassan voulait prouver dès son début devant Malte qu'il n'était pas indigne de porter ces deux noms fameux. Il se chargea de l'attaque du fort Saint-Michel, sachant bien que l'entreprise était des plus difficiles. On sait qu'après avoir éprouvé des pertes énormes, l'armée turque dut se retirer, Dragut, l'un des plus ardents au combat, avait été tué à l'attaque du fort Saint-Ange. Une pierre qu'un boulet avait fait éclater l'atteignit à la tête, d'autres dirent à l'estomac. Le sang jaillit en abondance de la bouche, du nez et des oreilles, et il ne survécut que quelques instants à sa blessure. La chronique locale rapporte que ses officiers, l'emportant du champ de bataille, lui demandèrent s'il n'avait rien à leur recommander au sujet de Tripoli sa capitale. Il eut la force, avant de rendre le dernier soupir, de leur répondre par cette invocation :

اللهم
بجاه ملايكة السماء السبع
وبجاه ملايكة الارض السبع
تجعل كل من حفر على طرابلس
يكون مفلقا رأسه .
Seigneur Dieu,

Par la puissance des anges des sept cieux,
Par la puissance des anges des sept terres,
Fais que quiconque creusera un abîme autour de Tripoli
Comble cet abîme de sa tête.

Les galères de Tripoli rapportèrent le corps de leur maître dans sa capitale le 23 Juin 1565. On lui rendit des honneurs funèbres princiers. D'après les chroniques, Dragut succomba à l'âge de cinquante six ans. D'une bravoure à toute épreuve, il était aussi d'un désintéressement sans exemple quand il procédait au partage des prises sur les chrétiens, ce qui le faisait adorer de ses corsaires. On l'inhuma dans la mosquée qu'il avait fait construire dans la ville de Tripoli près du rempart du front de mer. Durant sa vie, Dragut avait fait la guerre à toutes les nations chrétiennes à l'exception des Français, ce que fit remarquer le poète espagnol Lorenzo de Sepulveda dans ses romances :

Corria todos los mares,
Navegar no se podia.
No habia nacion ni gente,
Sino solo a los Franceses,
Que por amigos tenia (1).

(2) Soliman, dit le chroniqueur turc, ayant déclaré la guerre aux chevaliers de Malte, désigne Dragut, qui était l'âme de la marine Ottomane, pour diriger cette expédition.

(1) Il faisait la course sur toutes les mers et rendait la navigation impossible. Il n'épargnait aucune nation, aucun peuple, sauf les Français qu'il regardait comme ses amis.

Au musée de la salle des armures à Malte, on montre un cimetière que l'on prétend être celui de Dragut, attribution peu vraisemblable, car on ne voit pas bien comment les chevaliers bloqués auraient pris cette arme dans les rangs des assiégeants.

En remplacement de Dragut, le sultan envoya à Tripoli un pacha du nom de Yahia, dont le gouvernement n'est signalé dans la chronique que par la date de sa mort et de son enterrement au château de Gargarech en 1566. Aucun autre chef n'ayant pris immédiatement en main la direction des affaires, la discipline s'en ressentit parmi l'armée turque au point que chacun des ioldachs voulait commander. La population arabe maltraitée, au milieu de cette anarchie, manifestait son mécontentement et l'insurrection éclata dans les montagnes du Gharian à la voix du chef indigène Hadjadj. Nous n'avons aucun autre détail sur cette première révolte contre le régime turc. Il est probable que le calme se rétablit en 1566 après l'arrivée au gouvernement de Tripoli de Euldj-Ali (Occhieli) (1), le capitaine corsaire dont nous avons déjà eu à parler. Celui-ci était un renégat originaire de Calabre, où il avait été enlevé enfant, dans une descente de corsaires. Le Père Dan (2) rapporte qu'il était "de si vile extraction que la pauvreté de son père l'avait réduit à être porcher. Quand les Turcs le prirent au milieu des pourceaux qu'il gardait, il était en si extrême nécessité que la teigne le mangeait, aussi les Turcs le nommèrent-ils le Teigneux (Fertas)". Euldj-Ali commanda plus tard comme amiral à la bataille de Lépante où les chrétiens, disaient les Turcs, nous ont rasé la barbe, et nous ont enlevé pour toujours l'empire de la mer. Le séjour d'Euldj-Ali à Tripoli fut de courte durée; après y avoir rétabli l'ordre parmi la soldatesque, il alla prendre le commandement d'Alger, que le sultan Selim lui donna en récompense de ses services.

Giafar-Agha, renégat de la frontière russe, fut nommé pacha de Tripoli en 1568. La chronique de Djerba nous apprend qu'il alla dans cette île, où il frappa des contributions telles que la population ruinée se dispersa. En 1573, Giafar, invité par la porte à fournir un contingent d'auxiliaires à Sinan-Pacha envoyé à la conquête de Tunis et de la Goulette qu'occupaient les Espagnols, mettait en effet son armée en campagne sous les ordres de son commandant des troupes Mustapha-Pacha. On connaît le résultat de cette campagne; malgré une défense héroïque, le gouverneur espagnol Serbelloni fut vaincu.

En 1577, Giafar-Pacha reçut du Fezzan une députation qui l'invitait à aller faire la conquête de cette région saharienne. Cet incident, qui marque le début des relations des Turcs avec les populations du Sud Tripolitain, mérite quelques détails (3). Mansour-ben-Naceur-el-Fassi régnait au Fezzan. Ce prince ou chérif marocain avait deux femmes, habitant chacune un pays différent. Djouda-bent-Gharmouna, sa cousine, résidait à

.../...

(1) Sur Euldj-Ali, voir DE GRAMMONT, Histoire d'Alger sous la domination turque, p. 203.

(2) P. DAN, Histoire de Barbarie et de ses corsaires, Paris, 1637, p.22.

(3) Le récit des événements du Fezzan et du Bornou est emprunté à l'Histoire abrégée de Tripoli (ms. 1890, fonds arabe, de la Bibliothèque Nationale).

Ksar-el-Ahmer près de Sebha (1) et sa seconde épouse, dont le nom est resté ignoré, habitait Mourzouk (2), à quatre journées de marche plus loin. De sa cousine, Mansour n'avait qu'une fille, mais sa femme de Mourzouk lui avait donné plusieurs fils. Il faisait de si fréquents voyages et de si longs séjours auprès de celle-ci que Djouda en devint jalouse et prit la résolution de se venger de cet abandon.

Elle introduisit ses partisans dans le ksar, et son mari s'étant présenté, elle lui en ferma les portes. Pendant trois jours on se battit, et le père de Djouda fut tué dans l'action. Craignant dès lors de ne pouvoir seule soutenir la lutte, elle écrivit au pacha de Tripoli, réclamant son appui et proposant de lui faciliter la conquête du pays s'il voulait y envoyer une armée. Dans l'intervalle de ces négociations, Mansour mourut et Djouda, se flattant alors de régner sans conteste sur le Fezzan, se repentit des offres qu'elle avait faites aux Turcs. Elle craignait avec raison qu'elles eussent été acceptées et se prépara à les éluder et au besoin à se défendre. Cependant, le pacha et son divan, appréciant l'importance de cette conquête qui leur ouvrait le chemin du Soudan, s'empressèrent de profiter d'une circonstance aussi favorable et leur armée arriva au Fezzan peu de temps après. Le chef turc somma la princesse de tenir ses promesses, Djouda, se croyant en état de résister, refusa tout arrangement, et se renferma dans son château. Mais les Tripolitains, à coups de canon, firent brèche à cette bicoque en terre, qu'ils emportèrent facilement d'assaut; Djouda subit les plus grands supplices et fut finalement brûlée vive, pour la forcer à livrer ses trésors.

Après cette victoire sans danger sur une peuplade ignorant encore l'usage des armes à feu, les Turcs allèrent à Mourzouk, capitale du Fezzan, où résidait Nacer, fils aîné de Mansour, qui, à la nouvelle de l'approche de l'armée, rassembla tout ce qu'il possédait et, faisant le vide devant l'ennemi, s'enfuit avec ses partisans vers Kachna (3) dans le Soudan. C'est ainsi que les Osmanlis purent prendre possession de tout le pays du Fezzan. Un de leurs officiers, du nom de Mami, y fut laissé en qualité de gouverneur, avec un certain nombre de soldats, qui occupèrent les points les plus importants et s'appuyèrent sur un corps de cavaliers auxiliaires de la tribu des Alaouna (4), organisés en Makhzen.

En 1582, les habitants du Fezzan se révoltèrent contre leurs dominateurs. Tous les Turcs furent massacrés et les cavaliers des Alaouna seuls se sauvèrent et arrivèrent à Tripoli porter la nouvelle du désastre. Les Fezzaniens envoyèrent aussitôt une députation de notables à Kachna, invitant Nacer à venir reprendre possession de ses Etats. Ce prince se rendit à leur appel et régna paisiblement jusqu'à sa mort en 1594.

.../...

-
- (1) Sebha dans l'Oued-Chergui.
 - (2) Mourzouk, capital actuelle du Fezzan, est une longue et étroite ligne d'oasis (6.000 habitants). Voir la description de H. DUVEYRIER, Les Touaregs du Nord, Paris, 1800 p. 275-284).
 - (3) Kachna ou Katsena, V. de l'empire de Sokoto, à 165 kil. N.-O. de Kano.
 - (4) Les Alaouna, Arabes de la famille des Debbab, sont aujourd'hui sédentaires dans l'oasis de Tripoli (Voir E. DE AGOSTINI, p. 33-37).

Giafar-Agha a laissé un souvenir à Tripoli. C'est lui, en effet, qui fit construire la porte de la ville dite porte de la Menchia, ouvrant sur l'oasis. L'inscription gravée sur l'écusson qui la surmonte mentionne la date de 989 de l'Hégire (1580). Mais ce gouverneur ne survécut pas longtemps à son oeuvre monumentale; il mourut la même année.

L'avènement de son successeur, Ramdan-Pacha, fut marqué par une révolte des Arabes du Djebel, qui se mirent à ravager la campagne et à intercepter toute communication avec la ville. Les causes de cette révolte nous sont transmises par la chronique locale. Un personnage arabe tripolitain, jouissant d'une certaine influence, avait porté ombrage aux Turcs, qui, pour s'en débarrasser, l'avaient exilé à Alger. Après de longues années de séjour loin de sa patrie, cet individu, accomplissant le pèlerinage de la Mecque, passa à proximité de sa ville natale et demanda aux Turcs l'autorisation d'y rentrer quelques instants pour voir ses amis d'enfance. On le lui permit; mais à peine en franchissait-il les portes qu'il fut saisi, conduit au château et décapité sur l'heure. Les Tripolins, déjà fatigués des vexations de leurs dominateurs, éprouvèrent une telle indignation de cet acte de mauvaise foi que beaucoup d'entre eux, redoutant un sort pareil à celui de leur malheureux compatriote, quittèrent la ville pour la campagne où la rébellion se développa aussitôt.

Ramdan-Pacha commit l'imprudence de s'avancer dans l'intérieur à la tête de ses troupes, à la recherche des révoltés, qui, reculant d'étape en étape, l'attirèrent ainsi jusqu'à Kicala (1). C'était en plein été et les indigènes, comblant les puits de la contrée, mirent les Turcs dans un tel embarras, qu'ils furent obligés de battre en retraite sans avoir obtenu le moindre succès. Exténués par les souffrances de cette terrible campagne, où beaucoup avaient succombé de soif et d'insolation, les janissaires devaient nécessairement s'en prendre à quelqu'un. Attribuant l'échec désastreux qu'ils venaient de subir à l'impéritie de leur chef Ramdan-Pacha, ils le massacrèrent avant de rentrer en ville. C'était en 1584. Ils permirent cependant à sa soeur Yamina de retourner à Constantinople avec son jeune enfant. Elle emporta, dit-on, huit cent mille ducats et quatre cents esclaves chrétiens échus en partage à son mari. Le bâtiment qui l'emmenait fut capturé en mer dans les eaux de Corfou par l'amiral vénitien Pierre Emo. Les esclaves chrétiens prenant part à la lutte pour leur délivrance, au moment de l'abordage, il s'ensuivit à bord un massacre général de l'équipage turc, dans lequel l'infortunée Yamina et son enfant succombèrent.

A Tripoli, Mustapha, l'un des ioldachs mutins qui avait le plus contribué à soulever ses compagnons contre Ramdan-Pacha, fut par eux porté au pouvoir. Mais ce changement ne modifia en rien la situation critique des affaires. Les Arabes, enhardis par la retraite de l'armée, marchèrent en escarmouchant sur ses traces jusqu'aux portes de Tripoli; c'est que les indigènes commençaient à combattre à armes égales; ils s'étaient procuré des fusils. Rien n'était plus humiliant cependant pour le prestige auquel les Turcs prétendaient que d'être acculés ainsi par cette tourbe arabe si méprisée la veille. Dans l'impossibilité où ils se trouvaient de se venger des gens de la campagne, ils firent retomber leur colère sur les malheureux citoyens inoffensifs. L'écrivain ottoman n'a pu lui-même passer sous silence cette phase lamentable.

.../...

(1) Kicala appelée aussi Kicla ou Chicla, habitée par des Berbères abâtites, dans la vallée de l'Oued-ech-Cheikh, à l'entrée du Djebel, entre Ksar-Yefren et Ksar-Gharian (E de AGOSTINI, p. 285-289). Elle fut plusieurs fois détruite par les Turcs.

Les janissaires, dit-il (1), que Dragut avait jadis amenés avec lui, étaient désignés sous le nom de Karagoul, les fils des esclaves noirs (2); s'étant révoltés, ils s'emparèrent d'un quartier, situé au centre de la ville, dit Souk-et-Turk, qu'ils se réservèrent pour eux seuls. A partir de ce moment, ils traitèrent la population indigène avec la dernière des rigueurs. Le motif le plus futile leur servait de prétexte pour se livrer à toutes les violences imaginables, et user des moyens d'oppression les plus révoltants. Ils ne laissèrent bientôt plus la moindre autorité aux gouverneurs, ne cessant d'élever de nouvelles prétentions. Mais des dissentiments éclatèrent parmi cette soldatesque indisciplinée et Tripoli revit les mauvais jours des temps passés. C'est alors que la révolte de Yahia-Souidi éclata. Yahia-ben-Yahia-Souidi, Arabe habitant la bourgade de Tadjoura, témoin des souffrances de ses congénères de Tripoli, finit en effet par donner carrière à son exaspération. S'ouvrant secrètement de ses projets à quelques amis, il leur exposa que, depuis vingt cinq ans que les Turcs avaient posé le pied dans le pays, leur présence ne s'était manifestée que par des tyrannies et des cruautés sans pareilles. Yahia, dit la chronique arabe, était fort instruit et sa parole des plus éloquentes. Il parvint donc sans peine à convaincre ceux qui l'écoutaient de la nécessité de se délivrer du joug écrasant des Turcs. Tadjoura lui prêta sans bruit serment de fidélité, le reconnaissant comme chef de la réaction nationale. Assuré de cet appui, entraîné aussi par ce premier succès, il alla aussitôt chez les Msellata (3) à la recherche d'autres partisans, et ses visées, dès lors; ne furent plus un mystère pour personne. On accourut à lui de tous côtés, tant il y avait de haines accumulées dans les coeurs. Les Turcs, qui à ce moment avaient reçu quelques renforts, apprenant la levée de boucliers des Arabes contre leur domination, partirent immédiatement afin de l'anéantir à ses débuts. C'est à Msellata même que la rencontre eut lieu. Les gens de cette localité, soutenus par leurs auxiliaires de Zliten, battirent les Turcs et leur tuèrent plus d'un millier d'hommes. Ce succès attira autour de Yahia les populations du Gharian, de Beni-Oulid (1), de Zouara, Tarhouna, Misurata (2) et autres. Avec cette masse de monde, le champion de l'indépendance arabe reparut à Tadjoura, puis s'avança à travers l'oasis, par le village d'Amrous (3) et vint procéder au blocus de Tripoli? Quelques sorties fort sanglantes, mais sans

.../...

(1) Ibn-Ghalboun, p. 23.

(2) Il y a ici un jeu de mots sur Karagoul et Koulouglis. Ce dernier nom vient de Koul-Oglou (fils de soldat), prononcé par les Arabes Koulougli et Korgli; l'auteur lui nomme comme étymologie Kara-Koul-Ougli (fils d'esclave noir). (Nous devons cette note à l'obligeance de M. DENY, l'éminent turquisant).

(3) Les Msellata, Berbères Haouara sédentaires, habitent au S. de Homs une région riche en oliviers.

(1) Beni-Oulid, à 120 kil. S. de Homs et à 230 m, d'altitude, dans un pays complètement désertique, au fond d'une dépression avec des coulées de lave. C'est l'ancien Orfella, nom de la tribu dont les fractions habitent la région. Il y a un bordj turc restauré par les Italiens.

(2) Misurata, probablement Thbactis Municipium, à 3 kil, de la mer et à 11 kil. de son port Misurata-Marina. Très fréquentée par les Vénitiens au moyen-âge, c'est le centre le plus important de la Tripolitaine après Tripoli. L'Oasis compte 180.000 palmiers et 8.500 habitants.

(3) Amrous, village de la Menchia, à 7 kil. de Tripoli.

résultat décisif, furent exécutées par la garnison turque. Celle-ci aurait infailliblement succombé à la famine si elle n'avait reçu par mer les approvisionnements nécessaires à la subsistance que lui apportaient les barques de Djerba. Yahia, malgré le service que lui avaient rendu ainsi les Djerbiens, fit mettre à mort tous leurs coreligionnaires Ouahabites des montagnes de Nefoussa sur lesquels il put mettre la main.

Quand on connut à Constantinople ce fâcheux état de choses, on se hâta de rappeler l'usurpateur Mustapha-Pacha en envoyant un nouveau gouverneur en titre du nom de Husseïn-Pacha (1588). Au lieu d'escarmoucher avec l'ennemi, celui-ci affectant des intentions pacifiques pour réparer les fautes de son prédécesseur, entra secrètement en relations avec Nouar, cheikh de la puissante tribu des Mahmid (1) et rival de Yahia. Nouar, le plus influent des chefs arabes après Yahia, voyait que celui-ci, après ses succès, ne le traitait plus en ami et compagnon, mais en inférieur. Froissé de cette attitude, il en conçut un ressentiment et une haine qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. La chronique assure que c'est Nouar lui-même qui envoya secrètement un de ses confidents à Husseïn Pacha lui offrir son alliance. Husseïn répondit par de riches présents et la promesse de la reconnaissance infinie du sultan. Nouar engage alors Yahia à tenter un assaut décisif pendant la nuit. Des échelles sont préparées pour monter sur les murailles et s'en emparer par surprise. Mais, d'accord avec Nouar, les Turcs disposent toutes leurs troupes sur le point d'attaque désigné. Nouar persuade Yahia qu'il a des intelligences dans l'intérieur de la place et connaît exactement le point faible où l'assaut est infaillible. A la faveur de l'obscurité, les assaillants se massent sans bruit au pied du rempart, attendant le signal pour grimper aux échelles. Tout-à-coup, le canon et la mousqueterie tonnent presque à bout portant sur cette cohue amoncée et en font un véritable massacre, qui jette le désordre et l'épouvante parmi ceux que le feu n'atteint pas, Yahia, se voyant trahi, allait prendre la fuite, mais Nouar se jette sur lui et l'abat de cheval d'un grand coup de cimeterre. Dès qu'il a fait rouler son rival à ses pieds, Nouar court à la porte de la ville, où il est attendu pour donner un second signal; il avise de la mort du chef de la révolte et de la confusion qui règne partout; les Turcs exécutent une sortie et font un horrible carnage d'Arabes. La tête de Yahia, enfermée dans un baril rempli de sel, fut envoyé à Constantinople. Afin de reconnaître l'immense service que, dans une circonstance si critique, venait de lui rendre le cheikh des Mahmid, le gouvernement ottoman décida que Nouar et ses descendants jouiraient désormais des privilèges honorifiques attribués aux Beys et aux grands dignitaires de l'Empire. Cet apanage consistait à être salué par le château d'une salve d'artillerie, chaque fois qu'il ferait son entrée à Tripoli et à être investi par tout nouveau vali d'un callan d'honneur à la première audience qu'il lui donnerait. Nous verrons plus tard le même système de trahison employé par Nouar vis-à-vis du champion de l'indépendance arabe atteindre les cheikhs des Mahmid à leur tour. Qui sème des chardons, dit le proverbe arabe, ne récolte pas de froment.

.../...

(1) Les Mahmid, de la famille des Beni-Debbab-Beni-Soleïm, sont la plus puissante tribu arabe de la Tripolitaine. Elle est aujourd'hui dispersée dans diverses régions la Tripolitaine et du Sud-Tunisien (E. DE AGOSTINI, p. XIII-XIV.- G. MARCAIS. Les Arabes en Berbérie du XI au XIV siècle, p. 682. - DEAMBROGGIO, Notes succinctes sur les tribus tripolitaines situées entre la frontière tunisienne et le méridien de Tripoli (Revue Tunisienne, 1902, p. 125-127).

Cependant, au lieu d'arrêter l'effervescence générale, la mort tragique de Yahia-Souidi ne fit qu'accroître encore les haines des indigènes contre les Turcs. Le chef de la résistance fut d'abord un certain Abd-es-Semed, puis un marabout du nom de Nial, qui surgit à son tour dans les tribus. Il se mit à prêcher la guerre sainte, proclamant que chasser le Turc oppresseur et hérétique était un acte méritoire devant Dieu. "Partout où le Turc pose le pied, disait-il, l'herbe cesse de croître, et c'est la ruine." Au signal du marabout Nial, une nuée d'Arabes fanatiques assaillit les troupes des janissaires, dont le campement était dressé sur l'esplanade devant Tripoli, et en fit un carnage épouvantable. D'après la chronique locale, cette hécatombe, résultant sans doute d'une surprise, dans laquelle 1.000 Turcs perdirent la vie, eut lieu durant le mois d'août 1589. Les survivants cherchèrent leur salut derrière les remparts de la ville; mais le marabout persistant à prêcher leur extermination complète, réussit à faire pénétrer ses adhérents dans Tripoli même, où se poursuivit l'oeuvre sanguinaire sur tous ceux que l'on surprit hors du château (1).

La rage avec laquelle le camp des janissaires venait d'être attaqué et anéanti donna à réfléchir au pacha, qui, en présence d'une rébellion sans trêve ni merci, se fortifia dans le château, d'où il se borna à battre la ville avec son artillerie, en attendant les secours qu'en toute hâte il avait demandés à Constantinople.

C'est à ce moment sans doute qu'arriva au secours de la ville aux abois le pacha d'Alger Dely-Ahmed. Dans l'histoire de cette Régence, nous lisons en effet que Dely-Ahmed fut envoyé à Tripoli en 1589 pour y apaiser l'insurrection des indigènes, qui s'étaient soulevés à l'instigation d'un marabout nommé Sidi-Yahia. Ses troupes, est-il dit, remportèrent la victoire, mais Dely-Ahmed-Pacha fut tué dans le combat d'un coup de lance(2). Aucun document historique de Tripoli, non plus que la tradition locale, n'a conservé le souvenir de cet incident.

Les Arabes rebelles, maîtres de Tripoli, pointèrent contre le château quelques pièces de canon prises sur les remparts, mais leur tir inhabile produisit peu d'effet et les munitions ne tardèrent pas à leur manquer. Se souvenant alors des bons traitements qu'ils avaient reçus des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem du temps qu'ils possédaient Tripoli, quelques vieux habitants conseillèrent d'expédier à Malte une députation pour supplier les chevaliers de les aider à chasser les Turcs. Verdalle, qui, à ce moment était grand-maître de l'Ordre, envoya à Tripoli le chevalier de Pécary avec des lettres très courtoises, donnant l'espérance de prochains secours. Mais, dans l'intervalle, cinquante galères arrivèrent de Constantinople et les Arabes, découragés et épouvantés à la vue de ces forces, abandonnèrent le siège du château et la ville même. A l'aide des moyens de corruption habituels, le marabout Nial, instigateur de la révolte, fut livré aux Turcs par les siens. On l'écorcha vif et sa peau, bourrée de paille, fut envoyée à la Sublime-Porte.

Là se bornerait le récit de ce gouvernement, si nous n'avions trouvé dans la chronique de Djerba (1*) quelques détails intéressants. Ibrahim, chef

.../...

(1) D'après la chronique indigène d'Ibn-Ghalboun et le Médecin Esclave, I, f° 157-164.

(2) H. De Grammont, Histoire d'Alger sous la domination turque, p. 138.

(1*) Bossoutrot, Documents pour servir à une histoire de Djerba (Revue Tunisienne, 1903 X, p. 52-54.

de Tripoli, ordonna une descente à Djerba en 1598. A la vue des Turcs, la population de cette île, rassemblée près de Marsa-Sedouikèch (1), demeura calme, mais il en fut autrement quand le lieutenant du pacha éleva la prétention de se faire remettre plusieurs notables qu'il voulait emmener en otage comme garants de la soumission.

Dès lors, les hostilités éclatèrent entre Turcs et Djerbiens. Ceux-ci avaient alors pour cheikh Abdallah-ben-el-Hadj-Younès-Cedriani. Le pacha Ibrahim arriva aussitôt lui-même sur le théâtre de la résistance. Après trois mois de lutttes acharnées, les Djerbiens demandèrent à traiter, mais ce n'était de leur part qu'une ruse de guerre. Le pacha, trop confiant dans son succès, alla au milieu d'eux avec une faible escorte, et les rebelles s'emparèrent de sa personne, en jurant de ne le relâcher que lorsqu'il aurait rendu lui-même la liberté à tous les Djerbiens capturés et retenus prisonniers à bord des vaisseaux. Il fallut se soumettre à ces humiliantes conditions. Mais, aussitôt rentré à son camp, Ibrahim recommença la guerre avec un nouvel acharnement, autorisant sa soldatesque à se livrer à toutes les atrocités imaginables, même à brûler vif les prisonniers. Les châteaux, derniers refuges de la population, furent canonnés et emportés d'assaut. Les troupes de Tripoli ravagèrent encore ce malheureux pays durant trois mois, au bout desquels, n'ayant plus rien à y manger, elles se rembarquèrent, laissant pour gouverner l'île au nom des Turcs un indigène du nom d'Abdallah-el-Bordji. La misère la plus atroce succéda à ces calamités, faute de bras d'animaux de labour, de semences même, tout ayant été enlevé par les agresseurs, les travaux des champs restèrent abandonnés; la famine et la mortalité s'ensuivirent. Malgré cette épouvantable situation, Ibrahim-Pacha reparut à Djerba l'année d'après. Furieux de ne pas y retrouver quelque nouvelle proie à dévorer, il s'en prit à l'infortuné cheikh El-Bordji, qu'il fit écorcher vif, et sa peau, remplie de son, fut emportée à Tripoli en trophée, à défaut d'autre butin. Les victimes de ses cruautés furent encore nombreuses; on massacra les hommes, on livra les femmes à la lubricité des soldats. La tradition locale a conservé le souvenir de cette période néfaste qu'elle désigne par les mots; année du cheikh El-Bordji. Heureusement, l'année suivante, grâce à des pluies abondantes, la terre se mit à reverdir et à donner d'elle-même une bonne récolte, qui rendit quelque bien-être à cette population que tant de calamités avaient mis à bout de ressources.

La chronique de Djerba (2) rapporte encore qu'en 1599-1600, un pacha, dont le nom n'a pas été conservé, se rendant d'Alger à Tripoli qui allait devenir, disait-il, le siège de son nouveau gouvernement aborda à Djerba et fit un séjour au château d'El-Ouadi (3). Yahia-el-Bordji, frère du supplicié Abdallah, alla le saluer et obtint de lui titre de cheikh de l'île, moyennant un cadeau de quatorze cents dorros. Mais à peine ce pacha mystérieux, qui semble n'avoir été qu'un aventurier, avait-il emporté le prix de la vente de ce titre, qu'il fit étrangler Yahia, arrêta tous les notables rassemblés autour de lui exigea d'eux des sommes considérables avant de continuer sa route vers Tripoli. Quelques mois après, ce même pacha rapace,

.../...

-
- (1) Sedouikèch est à 6 kil. N.-E. de Guellala et à 8 kil. N. d'El-Kantara. Marsa-Sedouikèch est sans doute El-Kantara. V. Tunisie à 1/200.000, feuille XXIII, Gabès.
- (2) Bossoutrot, Revue Tunisienne, 1903. p. 55.
- (3) Peut-être s'agit-il ici de Dali-Hassen-bou-Richa, pacha d'Alger, destitué sur demande de notre ambassadeur à Constantinople, et qui abandonna en effet son palik à cette époque.

qui n'avait pu se faire reconnaître à Tripoli, reparut avec son vaisseau Djerba, où il avait l'intention de s'établir pour son compte. Les tentes sous lesquelles il logeait avec ses compagnons étaient dressées sur la plage. Des bâtiments chrétiens, venus de nuit pour faire de l'eau surprirent ce campement, pendant que le pacha et son monde dormaient, les massacrèrent tous et se rembarquèrent en emportant un riche butin.

Sous le gouvernement d'Iskander-Pacha (1600) eut lieu la construction par les Tunisiens du château des Bibans, destiné à garder cette côte de l'approche des bâtiments chrétiens qui s'y montraient souvent pour trafiquer avec les indigènes et s'y procurer des chargements de sel. Telle est la version tripolitaine. Mais la chronique de Djerba nous renseigne mieux sur les véritables causes de la construction de ce fortin, marquant comme un jalon la ligne frontière entre Tunis et Tripoli. C'est en 1504 que cette question de limites territoriales fut tranchée. Tunis avait été de temps immémorial en possession de Djerba, qui, comme Tripoli même, faisait partie du royaume Hafsid. Les habitants de Djerba s'étaient encore une fois révoltés contre l'oppression des Turcs de Tripoli et avaient massacré les troupes qui tenaient garnison au château. La lutte dut être sanglante, puisque les Djerbiens avouent y avoir perdu quarante-deux des leurs, sans compter les blessés. Après leur exploit, ils implorèrent le secours de Tunis, qui leur envoya en effet les renforts à l'aide desquels ils repoussèrent toutes les tentatives de débarquement que les Tripolitains firent ensuite. Le succès obtenu sur le littoral poussa les Tunisiens à entreprendre la reprise de possession de l'oasis de Ghadamès, qui, jadis vassale de Tunis avec laquelle elle avait du reste toujours commercé, s'était déclarée indépendante depuis la domination turque. L'armée tunisienne réussit à pénétrer dans cette oasis saharienne et à y faire reconnaître son autorité (1605); mais, quand les troupes durent revenir sur leurs pas, assaillies par les Arabes nomades et les montagnards, elles perdirent le riche butin rapporté de l'expédition, et peu de Tunisiens survécurent à ce désastre; Ghadamès resta indépendante.

En 1606, sous Selim-Pacha, fut réprimée dans le Djebel une nouvelle révolte des Arabes commandés par le cheikh Abdallah. Deux autres pachas, Ali, puis Ahmed, figurent ensuite sur la chronologie des gouverneurs de Tripoli dans le court intervalle qui s'écoule de 1607 à 1609. D'Ali, on ne dit rien, mais Ahmed a laissé le souvenir de la cruauté qu'il exerça aussi bien sur l'armée que sur le peuple arabe. Ayant comme auxiliaires les Ouled-Chebel, il attaqua Tadjoura, où s'étaient rassemblés les mécontents. Ceux-ci eurent le dessus et Ahmed-Pacha battit honteusement en retraite après des pertes considérables.

=====